

# LA CÉLIMÈNE

COMÉDIE.

ROTROU, Jean (1609-1650) (text)

**1636**

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de  
l'Hôtel de Bourgogne, en 1633.

Texte établi par Paul FIEVRE, avril 2024

Publié par Ernest et Paul Fièvre pour Théâtre-Classique.fr, Avril 2024.  
Pour une utilisation personnelle ou pédagogique uniquement. Contactez  
l'auteur pour une utilisation commerciale des oeuvres sous droits.

**LA CÉLIMÈNE**  
COMÉDIE.

de Mr ROTROU

M DC. XXX. VI. AVEC PRIVILÈGE DU ROI.

**À MONSIEUR LE COMTE NANÇAY,  
GRAND-MAISTRE de la Garde robe du Roy,  
etc.**

Monsieur,

Quoique je n'aie l'honneur de vous connaître que par votre réputation, et que la juste défiance que j'ai de mon esprit, m'ait fait jusques ici redouter l'abord du vôtre, si généralement estimé de tout le monde ; je ne puis toutefois refuser à ma Célimène, la permission de se présenter à vous, et de vous baiser les mains, en reconnaissance de la faveur que vous lui avez faite de la louer de quelque beauté. un de mes amis à qui vous avez pris la peine de parler d'elle, l'a comblée de tant de gloire, par le rapport qu'il m'en a fait, qu'elle ne peut sans ingratitude, être sans ressentiment ; outre que cet honneur lui venant de vous, lui vient d'une personne dont la renommée a fait un portrait, qui demande des adorations pour l'original. En effet, il est bien certain que la France, cette fameuse nourrice d'une si belle, et si généreuse Noblesse, a porté des hommes qui semblaient être nés pour la commune honte de tous les autres Royaumes, et pour la gloire du nôtre : mais par quelques efforts que la nature s'y soit signalée, il faut avouer d'une générale confession, qu'elle n'avait point encor mis en une jeunesse comme la vôtre avec de si rares qualités du corps, un esprit merveilleux, un jugement admirable, et un courage grand, au point où ces conditions sont en vous si votre modestie me permettait de vous peindre vous-même, à vous-même sur votre réputation, je serais mauvais Peintre, si je ne faisais le plus bel ouvrage qu'on ait encor entrepris ; mais je cesse, MONSIEUR, de parler de vous, par la crainte que j'ai de vous déplaire ; je laisse un si bel emploi à toutes les bouches de la Cour, et me contente de vous témoigner l'incomparable estime que je fais de votre mérite, par un mauvais présent : mais le plus cher que je vous puis faire, puisqu'en effet soit par une inclination aveugle, soit par quelque sorte de raison, j'ai toujours tenu Célimène pour la moins mauvaise de mes oeuvres, si vous la voyez avec ces grandes lumières dont on vante votre esprit, il est certain qu'elle vous déplaira, et que vous trouveriez des taches sur le plus beau visage de France mais traités la favorablement : Voyez-la, et ne la considérez pas. Enfin, MONSIEUR, laissez-lui l'avantage que les fausses beautés tirent d'un faux jour c'est de cette sorte qu'elle vous pourra plaire, et que les devoirs de la fille pourront obtenir au père la permission de se dire,

MONSIEUR,

Votre très humble, et très obéissant serviteur,

DE ROTROU,

## À MONSIEUR DE ROTROU, sur sa Célimène,

ÉLÉGIE.

ROTROU, ta Célimène a des vers si charmants,  
Qu'on ne les saurait voir sans des ravissements,  
Et sans dire tout haut qu'on ne peut sans manie  
Refuser les honneurs qu'on doit à ton génie.  
Mais d'où me peut venir cette témérité,  
De louer par mes vers un sujet si vanté ?  
Suis-je pas ridicule, et plus que vain, de croire,  
Qu'il se puisse ajouter quelque chose à ta gloire ?  
Elle t'est trop acquise, et tu te dois vanter,  
Que le plus médisant ne te la peut ôter.  
Ne blâme point pourtant un si mauvais ouvrage,  
Une mouche sert bien à parer un visage,  
L'éclat de tes beaux vers près des miens fera voir  
Que le blanc paraît mieux, auprès d'un peu de noir ;  
Les plus vives couleurs se relèvent par l'ombre,  
Et le jour brille plus après une nuit sombre.  
Estime-les ami, daigne en dire du bien,  
Puisque ce sont des fruits de ton doux entretien ;  
Depuis sept ans entiers ROTROU, que je te hante,  
Ma Muse veut paraître, et fait la suffisante,  
Et croit assurément que le plus hébété,  
Ne peut être ignorant après t'avoir hanté.  
Mais pour hanter les grands on n'en est pas plus riche :  
Ce Dieu qui te chérit envers tout autre est chiche  
S'il donne à quelques uns, il leur fait des présents  
Qui servent seulement à leur troubler les sens.  
Mais je vois qu'à toi seul Phoebus fait des caresses,  
D'une main libérale il t'offre ses richesses,  
Et ne réservant rien, il et donne le fruit,  
Des plus rares trésors que l'Hélicon produit ;  
Cela fait (cher Ami) ; que le monde te prise,  
Qu'on adore tes vers, qu'un chacun te courtise,  
Et qu'ils ont sur mes sens acquis un tel pouvoir,  
Que je ne saurais être un moment sans te voir.  
Je ne hante que ceux de qui te me proposes,  
Par un docte entretien d'apprendre quelque chose ;  
Mais pour les ignorants, je les sais dédaigner,  
Je fais gloire d'apprendre, et non pas d'enseigner ;  
Si comme toi j'étais au bout de la carrière,  
J'aurais pitié de ceux que je verrais derrière :  
Et pouvant approcher de ta capacité,  
Je les assisterais par générosité ;  
C'est ainsi, cher ROTROU, que ton secours j'implore,  
Instruits moi, je te prie, aux choses que j'ignore ;  
Montre moi la façon de polir un écrit,

Et de faire à chacun admirer mon esprit.  
De tenir tout le monde enchaîné par l'oreille :  
D'une chose commune, en faire une merveille :  
De rendre comme toi les hommes asservis,  
Et de ravir les sens, comme tu les ravis.  
Mais quand tu tâcherais à relever ma veine,  
Tu n'y ferais que perdre, et ton temps, et ta peine,  
Et tout ne servirait qu'à faire seulement  
Connaître plus à clair mon peu de jugement.  
Mais tous n'ont pas le droit de monter sur Parnasse :  
Pense-t-on que les Dieux fassent à tous la grâce,  
De les rendre savants en cet art merveilleux ?  
Il est bénin aux uns, aux autres périlleux.  
Moi je suis de ceux-là que la docte Déesse,  
Autant comme elle peut, traite avecque rudesse :  
Et si pas un de ceux qui respirent le jour,  
Pour les hommes d'esprit n'eut jamais plus d'amour ;  
Je hais les ignorants, dont l'aveugle manie  
Les porte à mépriser l'art divin d'Uranie.  
J'approuve fort l'honneur qu'aux bons Poètes l'on rend,  
Et je ne pense point passer pour ignorant.  
Puisque j'ai bien l'esprit de savoir reconnaître,  
Ceux qui sont estimés, et ceux qui doivent l'être ;  
Tous les esprits communs me sont indifférents.  
Quand je vois la vertu loger parmi les grands,  
Lors je leur fais la Cour, je prise leurs caresses,  
J'estime leur esprit, et non pas leurs richesses ;  
Si l'on me voit partout adorer comme un Dieu,  
Ce fameux Cardinal, ce docte RICHELIEU,  
Crois que je ne fais point la Cour à sa fortune.  
Ses rares qualités, sa vertu non commune,  
Et son esprit divin, ont pour moi des appas,  
Que sa grandeur, sa pourpre, et sa faveur n'ont pas.  
C'est par là seulement, ROTROU, que je veux croire,  
Que je dois mériter quelque espèce de gloire,  
Qu'on ne doit point du tout mépriser mon humeur,  
Puis qu'on m voit chérir un si docte rimeur ;  
Et je te veux jurer quoique tu saches dire,  
Que je crois mieux valoir depuis que je t'admire.  
Je pense être savant pour savoir t'estimer,  
Et que la vertu git seulement à t'aimer,  
À priser ton mérite, et que c'est trop pour être  
Au delà du commun, de te pouvoir connaître.  
Si les Dieux de la terre étaient faits comme moi,  
On te ferait la Cour plus qu'on ne fait au Roi.  
Pour moi je reconnais l'excès, de ma misère,  
Je blâme le destin de m'être si sévère,  
De n'avoir tellement mis l'esprit de travers,  
Qu'il ne puisse enfanter le moindre de tes vers.

Que me sert malheureux, de prendre tant de peine.  
Pour tâcher d'imiter et ton style, et ta veine ?  
Si je suis mauvais singe, et si je ne puis pas  
Te suivre que de loin, ni marcher sur tes pas,  
C'est de mon peu d'esprit une preuve assez ample,  
De n'être pas savant auprès d'un tel exemple.  
Pour moi si j'étais Roi je voudrais faire un voeu,  
De ne donner jamais l'Ordre du cordon bleu,  
Qu'à ceux que le mérite et la valeur appelle  
À posséder le prix d'une gloire immortelle.  
Pour me plaire il faudrait que leur éclat vint d'eux,  
Sans tirer leur splendeur des faits de leurs aïeux.  
Si quelqu'un d'eux s'est vu signalé dans l'histoire,  
Les siens héritent-ils pour cela de sa gloire ?  
Quelqu'un d'eux quoi qu'il soit sans adresse et sans coeur,  
Croira devoir passer pour homme de valeur ;  
Un insolent pensera par un orgueil extrême,  
Meriter que l'honneur en revienne à lui-même :  
Et fera quoi qu'il ait le courage abattu,  
Passer cette valeur pour sa propre vertu.  
Tout de même le mal nous est héréditaire,  
Le fils porte souvent l'iniquité du Père,  
Et s'il est vertueux, il n'a rien mérité,  
Parce que son aïeul ne l'aura pas été.  
C'est un très grand défaut de ce siècle où nous sommes,  
On n'y fait plus d'état du mérite des hommes,  
Et de tous les mortels les plus défectueux,  
Quand ils sont opulents sont assez vertueux.  
On les estimera, si leur effronterie  
Leur fait mal à propos dire une raillerie :  
Où l'esprit le mieux fait passera pour un sot,  
On se rira de lui s'il dit quelque bon mot,  
S'il n'est respectueux, s'il ne baisse la vue,  
Si devant un brutal il n'a la tête nue ;  
S'il ne rend des devoirs bien plus abjects encor,  
Bref comme les Hébreux s'il n'adore un veau d'or ;  
Un qui peut-être aura moins que lui de naissance ;  
Dont le père aura mis les mains dans sa finance,  
Et qui n'aurait de soi de quoi se signaler,  
Si son père se fut empêché de voler.  
Je confesse pour moi que j'ai trop de courage,  
Pour jouer aisément ce lâche personnage,  
Je ne saurais souffrir qu'un me donne la loi,  
Qui sans cette faveur serait moindre que moi :  
Mais quoi, dans le tracas de la Cour où nous sommes ;  
Tous se rendent sujets au caprice des hommes.  
Il faut être d'accord avec ce qui leur plaît,  
Publier un sujet plus laid, ou beau qu'il n'est ;  
Vanter le plus souvent une extrême sottise.

Et blâmer un discours encor qu'il soit de mise.  
Si celui qui l'a dit n'est pas au gré de tous,  
Ou si pour le louer on fait quelque jaloux,  
Dont la condition est plus considérable,  
Dis moi, n'est-ce pas être en ce point misérable,  
D'avoir l'esprit servile, et gêné tellement,  
Qu'on ne puisse parler selon son sentiment ?  
Après cela vantez, les biens de la fortune,  
Son aveugle faveur me fâche, et m'importune :  
Toute aimable quelle est, j'aimerais mieux mourir.  
Que de faire jamais un pas pour l'acquérir.  
Elle est toujours tardive, et le plus souvent vaine :  
Nous languissons après une attente incertaine,  
Car la mort nous surprend, et nous nous tourmentons,  
Pour ce qui ne nous vient que lorsque nous partons.  
C'est lorsque sa rigueur nous est bien plus sensible :  
Plusieurs travailleront autant qu'il est possible,  
Qui n'attraperont rien ; aux autres seulement,  
Les biens, et les honneurs arrivent en dormant ;  
Je vois que c'est partout que règne l'injustice,  
La Fortune et Phoebus, sont sujets au caprice :  
L'une fait à plusieurs souvent perdre les pas,  
Élevant aux honneurs ceux qui n'y pensent pas.  
Et de même je vois qu'Apollon et Minerve  
Donnent à qui leur plaît la faconde et la verve,  
Déniant leurs faveurs à mille esprits divers,  
Qui se lassent en vain à vouloir faire un vers.  
Phoebus est trop exact, et l'on voit la fortune  
Être à ses courtisans encore plus commune.  
Nous voyons à milliers les hommes prospérer,  
Et quelques-uns d'entre eux n'ont rien à désirer,  
Mais un esprit parfait est extrêmement rare,  
Apollon est cent fois de ses biens plus avare,  
Qu'en est cette inconstante, et l'on voit aujourd'hui  
Que plusieurs sont contents, plus d'elle que de lui.  
Au moins ai-je eu l'honneur dès mon apprentissage,  
D'avoir eu de ses mains un très bel avantage :  
Pouvait-elle me mettre en un plus digne lieu,  
Qu'en me faisant connaître à ce grand RICHELIEU ?  
Pouvait-elle se rendre à mes vœux plus propice,  
Que de m'avoir jugé digne de son service ?  
Si donc j'ay reçu d'elle un si bon traitement,  
Que ne dois-je espérer d'un tel commencement ?  
J'ai du sujet assez, d'être satisfait d'elle,  
D'élever à son nom une gloire immortelle/  
Mais non pas à Phoebus : tous les jours dans Paris,  
Je hante ses mignons, je vois ses favoris :  
Et pour les imiter nuit et jour je travaille,  
Et si je ne puis rien imaginer qui vaille,



Tant plus j'y prends de peine, et tant plus je connais,  
Que toutes les neuf soeurs sont ingrates pour moi ;  
Et si je suis si vain, que je n'ai connaissance  
Ni de mon peu d'esprit, ni de mon ignorance,  
Que quand je lis tes vers, ROTROU, qui sont si doux,  
Que je ne puis céler que je n'en sois jaloux.  
Quand je les ois pourtant tonner sur un théâtre,  
Je suis ravi d'en voir tout le peuple idolâtre,  
Je prise seulement de tous les spectateurs,  
Ceux qui de tes beaux vers sont les admirateurs ;  
Même tes envieux savent que je m'irrite,  
Quand j'entends froidement parler de ton mérite :  
Et l'estime qu'en font tes amis plus parfaits,  
Est encore au dessous de celle que j'en fais.  
Un ouvrage poli, de quelque main qu'il vienne,  
Ne me peut contenter s'il ne sort de la tienne.  
Ce que mille autres font, me semble impertinent,  
Le discours plat et rude, et le vers malsonnant.  
C'est pourquoi, cher ami, contente mon envie,  
Travaille incessamment, le peuple t'y convie,  
Puisqu'en si peu de temps tu fais tant de beaux vers,  
Tu répondras un jour des moments que tu perds :  
Les employant ailleurs, ce sont, tu le dois croire,  
Autant de purs larcins que tu fais à ta gloire :  
Cessant de travailler, c'est un illustre enfant,  
Que tu mettrais au jour que tu vas étouffant.  
Ravi toujours nos sens du doux fruits de tes veilles,  
Et ne te lasse point de faire des merveilles.  
Tu feras plus pour toi, car cette charité  
T'ouvrira le chemin à l'immortalité.

## **PERSONNAGES**

CÉLIMÈNE.

FLORANTE, nièce d'Orante.

ORANTE, tante de Florante.

FILANDRE, serviteur de Florante.

FÉLICIE, soeur de Célimène.

ALIDOR, serviteur de Célimène.

LYSIS, serviteur de Félicie.

FLORIDAN.

LE LAQUAIS.

# ACTE I

## SCÈNE PREMIÈRE. FLORANTE, ORANTE, sa tante.

### FLORANTE.

Vous goûtez bien ici les douceurs de la vie ;  
Souffrez que je vous parle avec un peu d'envie.  
Que ces lieux sont charmants, au prix de nos maisons !  
Les villes à mes yeux ne sont que des prisons.  
5 Ici tout m'entretient, tout me rit, tout m'enchanté ;  
La diversité même à mes yeux se présente ;  
Et, de quelque côté que je dresse mes pas,  
La solitude en soi ne se rencontre pas.  
La seule peur que j'ai de vous être importune  
10 Modère les douceurs de ma bonne fortune.  
Ma tante, vous pourrez par un mot seulement  
Borner cette visite et mon contentement ;  
Car si vous espérez de la voir terminée  
Sans avoir là-dessus la sentence donnée,  
15 Vous voulez qu'un captif échappé de ses fers  
De soi-même s'expose aux maux qu'il a soufferts.

### ORANTE.

Je commence à vous voir, et vous n'avez qu'à peine  
Cessé de respirer le doux air de la Seine,  
Vous arrivez, ma fille, en cet heureux séjour,  
20 Et vous pouvez déjà me parler du retour !  
Non, si ce lieu vous plaît, n'en habitez point d'autre,  
Et prolongez mon bien en prolongeant le vôtre.  
Mon inclination secondera vos vœux,  
Et toujours vos parents voudront ce que je veux.  
25 Ce lieu, comme Paris, a toutes ses délices ;  
La cour n'a rien de plus que des soins et des vices.  
Il fournit aux esprits des divertissements ;  
On y voit des beautés, on y voit des amants ;  
On entend comme ailleurs des plaintes de leurs bouches ;  
30 Et rien n'est insensible en ces bois que les souches.  
Entre eux un jeune amant vous plaira dessus tous,  
Car son humeur est telle, et son esprit si doux,  
Que si vous n'enviez l'honneur de sa maîtresse,  
Il est bien malaisé qu'un autre objet vous blesse.  
35 Pourquoi rougissez-vous ?

**FLORANTE.**

Ce défaut indécent  
Paraît sans mon aveu sur ce front innocent.  
Je rougis, quoi qu'on die et quoi qu'on me propose,  
Sans en pouvoir moi-même imaginer la cause.

**ORANTE.**

40 Vous la savez pourtant ; c'est que jusqu'à ce jour  
On ne vous a parlé ni d'amant ni d'amour :  
Vous ignorez ces noms, et, dans cette innocence,  
Le discours que je fais vous trouble et vous offense.

**FLORANTE, bas.**

Que n'est-il vrai, Filandre !

**ORANTE.**

Haussez un peu la voix.

**FLORANTE.**

45 Je dis qu'il fait beau voir l'épaisseur de ce bois,  
Et ces oiseaux divers dont la douce musique  
Réjouirait l'esprit le plus mélancolique.

**ORANTE.**

Ô dieux ! Qu'elle est rusée ! Il est vrai que leurs chants  
Rendent Paris jaloux de la douceur des champs.  
Aussi mille amoureux en cette solitude  
50 Viennent perdre leurs soins et leur inquiétude.  
Ces lieux ont chaque jour de nouveaux habitants :  
Ils y viennent fâchés et s'y trouvent contents.  
Les coeurs sont enchantés de l'air qu'on y respire ;  
Chacun y fait l'amour, peu de monde y soupire.  
55 Ce dieu de tous ses traits y choisit les meilleurs ;  
Il est roi parmi nous, il est tyran ailleurs.  
Mais entre les amants qui viennent sur ces rives  
Aux doux chants des oiseaux joindre leurs voix plaintives,  
60 Filandre, un cavalier de qui les qualités  
Ont du ciel et du sort les efforts limités...

**FLORANTE.**

Comment le nommez-vous ?

**ORANTE.**

Filandre.

**FLORANTE, bas.**

Ô le perfide !

**ORANTE.**

Toujours triste et pensif, et toujours l'oeil humide,

Rend tous les coeurs atteints d'amour et de pitié,  
Si le ciel les a faits capables d'amitié.  
65 La plus forte froideur cède à son éloquence,  
Et contre ses écrits une âme est sans défense.  
J'en lirai quelques-uns ; écoutez.

**FLORANTE.**

Ô malheur !

**ORANTE, à part.**

Son visage à ces mots a changé de couleur.

**FLORANTE, à part.**

On m'a pris mes papiers.

**ORANTE, lit.**

70 Il est vrai... » « Adorable maîtresse,

**FLORANTE.**

C'est à vous que cet écrit s'adresse ?

**ORANTE.**

Non, vous l'allez apprendre.

*Elle lit.*

*Lettre de Filandre à Florante.*

« Adorable maîtresse,  
Il est vrai que la cour  
75 Offre aux yeux mille objets d'amour ;  
Mais l'extrême tristesse  
Que j'ai de ton éloignement  
Ferme les miens ou les dément.

80 Rien ne touche mon âme  
Aux lieux où tu n'es pas ;  
Rien ne me plaît que tes appas.  
Tu partages ma flamme ;  
Partage mon humeur aussi,  
Et vis comme je fais ici. »

*FILANDRE.*

85 A-t-il bien exprimé la douleur qui le presse ?  
Et sait-il bien toucher le coeur d'une maîtresse ?

**FLORANTE.**

Si bien que ce perfide est le seul qui lui plaît,  
Et qu'elle l'aime encor, tout volage qu'il est.  
Tous les jours ses écrits lui font verser des larmes,  
Et l'ingrat porte ailleurs son amour et ses charmes.

**ORANTE.**

90 Vous savez donc son nom ?

**FLORANTE.**

Vous le savez aussi.

Las ! Je n'ai point dessein de cacher mon souci :  
Je vous dois confesser le mal qui me possède ;  
Je sais qu'il faut parler pour trouver du remède,  
Et c'est l'intention de ce coeur désolé.  
95 Je ne me taisais pas, mes yeux vous ont parlé.  
Mon mal a sur mon front écrit sa violence ;  
Vous ne pouvez qu'à tort condamner mon silence.  
Il est vrai que Filandre a ce coeur enflammé :  
J'aime, je le confesse : eh ! Qui n'a pas aimé ?  
100 J'ai résisté longtemps à cette ardeur secrète,  
Et mon intention n'a pas fait ma défaite.  
La force du vainqueur excuse le vaincu.  
Je connais maintenant l'erreur où j'ai vécu :  
Je croyais que l'amour n'était qu'une chimère  
105 Que l'esprit se forgeait pour se laisser défaire,  
Que l'être de ce dieu consistait en portraits ;  
Je ne craignais alors ni son arc ni ses traits,  
Et, lorsque je voyais mes compagnes atteintes,  
Je blâmais leurs soupirs et j'accusais leurs plaintes.  
110 Mais j'ignorais le mal qui m'était destiné.  
J'autorise à présent ce que j'ai condamné.  
Je crois qu'on me doit plaindre, et que, sans injustice,  
La plus froide ne peut accuser mon caprice.  
Dieux ! Combien je perdrais en perdant ces écrits !  
115 Qui vous les a baillés, et qui me les a pris ?

**ORANTE.**

Moi-même en vos habits quand vous fûtes couchée ;  
Et c'est où j'ai connu qu'Amour vous a touchée.  
Certes je fais état de votre élection ;  
On ne peut condamner cette inclination.  
120 Filandre est d'une humeur et d'un esprit aimable,  
Et sa condition à la vôtre est sortable.  
Il mérite beaucoup ; mais, en peu de discours,  
Citez-moi de vos voeux la naissance et le cours.

**FLORANTE.**

En un bal dont Tirsis honorait Lisimène,  
125 Je vis et j'admirai cet auteur de ma peine :  
Il me plut, je dis tout, et je ne pourrais pas  
Compter ses compliments ni figurer ses pas.  
Son adresse à danser n'avait point de seconde.  
Et sa grâce attirait les yeux de tout le monde ;  
130 Il remplissait les coeurs d'aise et d'étonnement,  
Et tout l'honneur du bal fut pour lui seulement.  
L'Amour fit naître en lui des ardeurs mutuelles :  
Il quitta pour le mien l'entretien des plus belles.  
Je sais bien qu'il m'aimait, et, sans présomption,

135 Je m'assurai depuis de son affection.  
Ses discours n'étaient pas mon plus sûr témoignage ;  
Ses moindres actions m'en disaient davantage.  
Sa peine et ses devoirs m'ont confirmé ce point ;  
Ses pleurs m'en assuraient quand je ne riais point ;  
140 Et de tous les mortels c'est le plus détestable  
S'il ne sentait alors une ardeur véritable.  
Mais que c'est un esprit sujet au changement !  
Dieux ! Il vient, je le vois.

**ORANTE.**

Cachez-vous seulement.  
Florante se cache derrière des arbres.

## **SCÈNE II.**

### **Filandre, Orante.**

**FILANDRE.**

145 Qu'on voit changer souvent  
L'état de notre vie !  
Toujours de quelque vent  
Sa bonace est suivie,  
Et l'on voit rarement le soir et le matin  
150 Dépendre d'un même destin.  
Je suis heureux un jour,  
L'autre je suis en peine ;  
J'ai donné de l'amour,  
Je donne de la haine.  
155 Florante m'adorait, je l'adorais aussi ;  
Mais j'aime, et l'on me hait ici.  
Doux ennuis toutefois, et bienheureuse haine.  
Si je touche à la fin le coeur de Célimène !  
La peine et les efforts de l'acquisition  
160 Sont un doux, souvenir en la possession.

**ORANTE, l'abondant.**

Qui te rend si pensif ?

**FILANDRE.**

Une ingrate maîtresse.

**ORANTE.**

Étouffe tes soupirs et bannis ta tristesse :  
Tout succède à tes vœux.

**FILANDRE.**

Ô dieux ! Qu'ai-je entendu ?

**ORANTE.**

Et l'on veut t'accorder le bonheur qui t'est dû.  
165 Ta maîtresse aujourd'hui favorise ta flamme.

**FILANDRE.**

Que j'ai d'impatience ! Avez-vous vu ma dame ?

**ORANTE.**

Oui, j'ai vu plus encore.

**FILANDRE.**

Et quoi ?

**ORANTE.**

Certains écrits

Qu'elle tenait bien chers, et qui m'ont tout appris.  
Ô le charmant esprit que celui de Filandre !  
170 Qui ne lui céderait ? Qui pourrait s'en défendre ?  
Combien cette beauté montre de jugement  
En l'acquisition d'un si parfait amant !

**FILANDRE.**

Épargnez mes ennuis, heureuse et sage Orante ;  
Je suis trop assuré de sa haine apparente :  
175 Elle rit de mes vœux, la superbe qu'elle est,  
Et son propre mérite est tout ce qui lui plaît.  
Vous voulez que j'espère, et cette âme inhumaine  
Me défend seulement de parler de ma peine :  
L'insensible, causant ce qui me fait mourir,  
180 A peur de le savoir, de peur de le guérir.

**ORANTE.**

Une fille, Filandre, est d'humeur plus discrète  
Que de pouvoir sitôt avouer sa défaite ;  
Elle cache son feu, mais le sent en effet,  
Et le confesse tard à celui qui l'a fait :  
185 Il en a rarement la première ouverture.  
La beauté que tu sers est de cette nature :  
Elle te parle peu, même fuit ton abord,  
Comme d'un doux meurtrier qui lui donne la mort ;  
Mais crois que ses dédains, sa fuite et son silence,  
190 De son affection prennent la violence.  
Elle s'est déclarée ; et ne me crois jamais,  
Si ton cœur n'est l'objet de ses plus doux souhaits.  
Me remercieras-tu si, de sa propre bouche,  
Tu sais dans un moment que ton amour la touche ?

**FILANDRE.**

195 Je vous adorerais.

**ORANTE, lui montrant Florante.**

Adore ses appas,  
La voilà !... Que fais-tu ? Tu ne l'abordes pas ?  
Quelle humeur a sitôt ton âme refroidie ?



### **SCÈNE III.**

#### **Filandre, Florante, Orante.**

**FLORANTE.**

Traître, que tu sais mal cacher ta perfidie !  
Es-tu sans artifice, et puis-je avoir surpris  
200 L'excellence et l'honneur des plus rares esprits ?  
Au moins, qu'un ris forcé te change le visage :  
Témoigne du plaisir et bénis mon voyage ;  
Dis que tu souhaitais ce bonheur sans pareil.  
Approche, appelle-moi tes yeux et ton soleil.  
205 Quoi, tu ne peux forcer cette inutile honte ?  
Et ta voix quelquefois se donne à si bon compte !  
Tu trouvais à Paris des traits si délicats,  
Et tu m'as su si bien prouver ce qui n'est pas !

**FILANDRE.**

Ô dieux ! Je vois Florante !

**FLORANTE.**

Il va conter merveille,  
210 Et sa fidélité n'aura point de pareille.

**FILANDRE.**

Me dispenserez-vous de discours superflus ?  
Le dirai-je, en un mot ? Je ne vous aime plus.

**FLORANTE, riant.**

Ô sensible douleur ! Ô perte irréparable !  
Est-il à mes ennuis un tourment comparable ?  
215 Qui m'ouvre les enfers ? Qui me perce le sein ?

**FILANDRE.**

Oh ! Vous n'en mourrez pas.

**FLORANTE.**

Ce n'est pas mon dessein.

**FILANDRE.**

Il est vrai que vos yeux ont des grâces exquisés,  
Qu'une autre ne peut mieux mériter nos franchises,  
Et que, vous comparant à celle qui m'a pris,  
220 On aurait de la peine à qui donner le prix.  
Mais, quelques doux appas dont vous soyez pourvue,  
En m'ôtant la raison l'Amour m'ôta la vue :  
Je préfère ma dame à toute autre beauté ;  
Mes yeux sont éblouis et mon coeur enchanté.  
225 J'accorde que je quitte un bien incomparable  
Pour semer sur du vent et bâtir sur du sable ;  
Je recevrais chez vous des traitements meilleurs ;  
Mais un secret destin porte mes vœux ailleurs.

**FLORANTE.**

Dis qu'un secret destin porte ailleurs ta folie.

**FILANDRE.**

230 Florante est toujours gaie et sans mélancolie.

**FLORANTE.**

Non, non, crois qu'en riant je dis la vérité.  
Et qui ne rirait pas de ta légèreté ?  
Quelle plaisante humeur agite ainsi ton âme ?  
On pourrait l'excuser en l'esprit d'une femme,  
235 Puisque, selon l'erreur de votre jugement,  
Elle est de son instinct sujette au changement :  
Mais que ces esprits forts, ces miroirs de constance,  
Fassent au moindre vent si peu de résistance,  
Que leur fidélité manque aux premiers effets,  
240 C'est un sujet de rire, ou l'on n'en eut jamais.

**FILANDRE.**

Si tu considérais combien l'absence est forte,  
On ne te verrait pas discourir de la sorte.  
Ta présence aurait pu divertir ce malheur,  
Car qui voit le soleil sent toujours sa chaleur ;  
245 Mais quand on s'en éloigne, et qu'un épais nuage  
Arrête son effet et cache son visage,  
Alors on obéit à la nécessité ;  
Et recourir au feu n'est pas légèreté.

**FLORANTE.**

Il est vrai, ton amour est la constance même.  
250 Traître ! J'étais absente, et tu vois que je t'aime :  
J'ai les mêmes ardeurs et le même souci ;  
J'ai vécu sans te voir, et sans changer aussi.  
Sans te voir ! Je m'abuse, et ma triste pensée  
M'a toujours de Filandre une image tracée :  
255 Je t'ai vu tous les jours, je t'ai parlé cent fois.

**FILANDRE.**

Il ne m'en souvient point.

**FLORANTE.**

Mais sans yeux et sans voix :  
Je n'étais pour mon mal que trop ingénieuse,  
Ma mémoire trop bonne et trop officieuse.

**FILANDRE.**

Et moi je ne saurais me vanter de ce point :  
260 J'ai bientôt oublié ce que je ne vois point.  
Excuse en ton malheur ma mémoire inféconde,  
Ou que de ce défaut la nature réponde.  
Mais je vois Célimène... Admire sa beauté,  
Et ne condamne plus mon infidélité.

**FLORANTE.**

265 Va, barbare, à mes yeux lui conter ton martyre ;  
Obtiens de cet objet ce que ton coeur désire ;  
J'y consens, infidèle, adore ses appas.

**FILANDRE, allant à Célimène.**

Tu profiterais peu de n'y consentir pas.

**FLORANTE.**

Cachons-nous pour l'ouïr.

*Elle se cache derrière les arbres ainsi qu'Orante.*

## **SCÈNE IV.**

### **Célimène, Filandre.**

**FILANDRE.**

Adorable merveille,  
270 En beauté sans exemple, en rigueur sans pareille,  
Quand voulez-vous tarir la source de mes pleurs ?  
Quand sera votre esprit sensible à mes douleurs ?  
Ces rochers orgueilleux en des ruisseaux se fondent,  
Ils entendent mes cris, leurs échos me répondent ;  
275 Et quand j'ai demandé si mon mal inouï  
Finirait quelque jour, elles m'ont dit oui.  
Vous conservez pourtant votre rigueur extrême,  
Et je n'ose espérer que vous parliez de même.

**CÉLIMÈNE.**

Où peut être ma soeur ?

**FILANDRE.**

J'implore du secours,  
280 Aimable Célimène ; entendez mes discours.

**CÉLIMÈNE.**

L'avez-vous vue ici ?

**FILANDRE.**

Vous me fermez l'oreille,  
Pour ne pas avouer mon ardeur sans pareille.

**CÉLIMÈNE.**

Où la puis-je trouver ?

**FILANDRE.**

Dieux ! Que de cruauté !

Je parle de mon mal, inhumaine beauté.

**CÉLIMÈNE.**

285 Je la cherche partout.

**FILANDRE.**

Cruelle, oyez ma plainte,  
Donnez un mot au mal dont mon âme est atteinte.

**CÉLIMÈNE.**

Dieux ! Que ces importuns me dérobent de temps !  
Je les fais tous souffrir, ils sont tous mécontents ;  
Ce n'est que de mon coeur que leurs plaisirs dépendent,  
290 Je n'en possède qu'un, et tous me le demandent.  
Qui le doit obtenir ? Qui seront les jaloux ?  
Nul de vous ne l'aura, pour vous accorder tous.

**FILANDRE.**

Comparez nos tourments, considérez nos peines ;  
S'ils ont versé des pleurs, j'en verse des fontaines ;  
295 S'ils sentent quelque ardeur, je m'en sens consumer ;  
Ils aiment froidement, et je sais seul aimer.

**CÉLIMÈNE.**

Tous en disent de même.

**FILANDRE.**

Et seul je dois le dire,  
Si la plainte est plus juste où la fortune est pire.  
Filandre sait mourir s'ils savent endurer ;  
300 Son inclination ne se peut comparer.  
Pour vous j'ai violé l'amitié la plus sainte  
Dont jamais ici-bas une âme fut atteinte.  
Il n'était rien d'égal à mes contentements,  
Je causais de l'envie aux plus heureux amants.  
305 Je pouvais loin de vous défier la fortune ;  
J'obligeais trop Florante, et je vous importune ;  
Tous mes vœux l'honoraient, et vous les refusez ;  
Je les voyais chéris, je les vois méprisés.

**CÉLIMÈNE.**

Adieu, je hais l'amour d'un esprit infidèle,  
310 Et je ne prétends rien au bien de cette belle :  
Reportez-lui ce coeur que vous me présentez ;  
Vous me pourriez quitter comme vous la quittez.  
Elle s'en va, et Filandre demeure confus.

## SCÈNE V.

**Orante, Florante, Filandre.**

**FLORANTE, sortant d'entre les arbres.**

315 Ô qu'il est satisfait, et qu'il profite au change !  
Soi-même il se punit, et m'offensant me venge.

*L'abordant.*

Filandre, qui méprise est enfin méprisé.

**FILANDRE.**

Je n'attendais pas mieux que d'être refusé ;  
Et je jure le ciel que s'il m'était possible,  
Je me dégagerais de cette âme insensible,  
320 Que ce coeur brûlerait de ses feux anciens,  
Que je m'enchaînerais de mes premiers liens.

**FLORANTE.**

Oui, si la chaîne aussi t'était encore offerte,  
Mais ce soin me travaille assez légèrement :  
Un bien que chacun fuit se conserve aisément.  
325 J'ai vu le peu d'état qu'on fait de ton service,  
Et je ne crains pas fort qu'aucune te ravisse.  
Je meure, il est bien vrai que l'amour n'a point d'yeux ;  
Je réputais jadis mon destin glorieux ;  
Quand ton affection s'offrait à ma mémoire,  
330 Je croyais tout Paris envieux de ma gloire ;  
Que Filandre écrivît, que Filandre parlât,  
Je ne croyais jamais qu'un autre l'égalât.  
Opinion bien fausse, et que je n'ai plus eue  
Depuis que la raison m'a dessillé la vue !  
335 Je n'estime plus tant les charmes de ta voix ;  
Je m'étonne bien plus de l'erreur ou j'étais.  
Mon âme s'est rendue à de faibles atteintes ;  
Tu sais mal caresser et mal faire des plaintes.  
Ne figurant pas mieux ta peine et ton souci,  
340 Célimène a raison de te traiter ainsi.  
Tu lui parlais de pleurs, et c'est honte à Filandre  
D'être cru seulement capable d'en répandre.  
Est-ce par ces discours, ou par cette action  
Qu'un homme doit prouver son inclination ?  
345 Me tenant ces propos, permets-moi de le dire,  
De si froids compliments m'exciteraient à rire.

**FILANDRE.**

Épargne un malheureux ; et quelque qualité  
Dont jadis ton esprit ait le mien enchanté,  
Crois que tu pourrais peu sur cette âme inhumaine,  
350 Qu'en mon lieu tu serais en une même peine.  
Elle n'estime rien que ses propres appas ;  
Vénus sous mes habits ne la toucherait pas :  
Tous objets sont communs à ce coeur insensible.

**FLORANTE.**

Et si je lui plaisais ?

**FILANDRE.**

Tu ferais l'impossible.

**FLORANTE, à Orante.**

355 Madame, agréerez-vous ces divertissements ?  
Que Filandre m'envoie un de ses vêtements ;  
Vous rirez de la feinte, et je suis assez vaine  
Pour espérer l'honneur de toucher Célimène.  
360 Sous le titre d'amant et d'un de vos neveux,  
Croyez qu'en peu de jours j'obtiendrai de ses vœux.  
Je n'arrivai qu'hier, et, n'étant pas connue,  
Il m'est aisé de feindre et de tromper sa vue.

**ORANTE.**

Ce divertissement ne peut être que doux,  
De voir Florante amant, et Filandre jaloux.

**FILANDRE.**

365 Ta force en cet effet serait incomparable,  
Tu ne me serais plus qu'un objet adorable ;  
De tels vœux dépendrait tout mon contentement,  
Et je mépriserais l'amante pour l'amant.

**FLORANTE.**

370 Je ne t'oblige à rien, et fais cette entreprise  
Sans dessein que ton cœur me rende sa franchise.  
Ne dis point que je suis aux beautés de ce lieu,  
Et m'envoie un habit.

**FILANDRE.**

Dans un moment.

**FLORANTE.**

Adieu.

## ACTE II

### SCÈNE PREMIÈRE.

Célimène, Félicie.

CÉLIMÈNE.

Pourquoi m'accusez-vous de trop de retenue ?  
Je ne réserve rien, et mon humeur est nue.  
375 Qui peut, si ce n'est vous, chérir mes intérêts ?  
Et qui doit que ma soeur partager mes secrets ?

FÉLICIE.

Quelque si libre humeur dont un esprit puisse être,  
Il est bien malaisé qu'il fasse tout paraître :  
Toujours quelque secret se réserve au dedans,  
380 Qui même n'est pas su des plus chers confidants ;  
Et surtout en amour la plus libre est secrète,  
Et comme elle est aveugle elle est aussi muette.  
On ne s'ose fier à son meilleur ami,  
Et le coeur le plus franc ne s'ouvre qu'à demi.  
385 Posséder tant d'attraits, être si recherchée,  
Captiver mille esprits, et n'être point touchée !  
Ah ! Ma soeur, croyez-vous qu'on le puisse estimer ?  
Le ciel vous a-t-il faite incapable d'aimer ?  
Évitez-vous les coups dont toutes sont blessées,  
390 Et n'eûtes-vous jamais de pareilles pensées ?  
L'Amour est un archer qui n'a jamais failli.  
Si le coeur ne se rend quand il est assailli,  
Il prend une autre voie, il le force, il le blesse,  
Et l'orgueilleuse alors reconnaît sa faiblesse.  
395 Si vous ne vous rendiez aux amants de ces lieux,  
Ce dieu pour vous toucher susciterait des dieux.  
Il faut que tout défère à sa force indomptée,  
Et son intention ne peut être évitée.

CÉLIMÈNE.

Il est maître des coeurs qui se laissent dompter ;  
400 Mais quand on le veut fuir, on le peut éviter.

FÉLICIE.

Ce dieu, comme il lui plaît, atteint les plus cruelles :  
On prend la fuite en vain, ma soeur ; il a des ailes.

**CÉLIMÈNE.**

Mais les ailes qu'il a sont courtes quand il naît.  
Cet enfant vole-t-il, faible encor comme il est ?

**FÉLICIE.**

405 On ne sent pas l'amour au point de sa naissance ;  
Et qui ne le sent pas ne craint point sa puissance.

**CÉLIMÈNE.**

Mais sitôt qu'on le sent on l'évite aisément.

**FÉLICIE.**

Alors il sait voler, et l'on fuit vainement.

**CÉLIMÈNE.**

410 Aussi je n'ai jamais sa force méprisée,  
Et mon âme à ses traits est toute disposée ;  
Mais de les prévenir, les prendre en son carquois,  
Et de ma propre main me ranger sous ses lois,  
Qui me voudrait, ma soeur, conseiller de le faire,  
Ne me donnerait pas un avis salulaire.  
415 J'approuve qu'un esprit mette les armes bas,  
J'approuve fort aussi qu'il ne se rende pas.  
Je n'aimerai jamais qu'Amour ne m'ait blessée ;  
Si je lui dois céder, j'y veux être forcée.

**FÉLICIE.**

420 Avouez toutefois que parmi tant d'amants  
Qui révèrent en vous des attraits si charmants,  
Il s'en trouve quelqu'un qui vous plaît davantage,  
Et dont plus volontiers vous agréeriez l'hommage.

**CÉLIMÈNE.**

Alidor vaut beaucoup.

**FÉLICIE.**

Que ses attraits sont doux !

*Alidor entre avec Lysis.*

**CÉLIMÈNE.**

Mais je le vois qui vient, ma soeur ; retirons-nous.

**FÉLICIE.**

425 Craignez-vous son abord ?

**ALIDOR.**

Je la vois, l'inhumaine.



**FÉLICIE, à Alidor.**

Je travaillais pour vous, mais j'ai perdu ma peine.

*Félicie et Célimène sortent.*

**SCÈNE II.**

**Alidor, Lysis.**

**ALIDOR.**

Hélas ! Cruel ami, que ma douleur te plaît !  
Vois comme elle me fuit, l'insensible qu'elle est :  
Et tu dis que le temps la rendra plus traitable !  
430 Tu retardes l'arrêt de mon sort lamentable ;  
Tu me retiens le bras, tu diffères ma mort !  
Tu vois, tu vois, Lysis, si je me plains à tort.

**LYSIS.**

Alidor, elle est fille, et la fille est changeante :  
Nous la verrons un jour t'être plus indulgente.  
435 Le temps amollira ce courage inhumain ;  
Elle fuit aujourd'hui, tu l'atteindras demain.  
Il faut longtemps souffrir, la respecter, la craindre ;  
Ne l'avoir pas suivie est un pas pour l'atteindre.  
Les preuves de respect sont de puissants appas ;  
440 Tu t'éloignerais d'elle, osant suivre ses pas.  
Fais tes vers seulement, rêve sur sa louange,  
Préfère ses attraits à la beauté d'un ange ;  
Parle de son esprit, de son teint, de sa voix,  
Puisque c'est le dessein qui t'amène en ces bois.  
445 Décris tous les attraits dont le ciel l'a douée :  
Une fille, Alidor, aime d'être louée.  
Tu traites sans dessein mille sujets divers,  
Et ta maîtresse encor n'a point eu de tes vers !  
Ne crains point de faillir ni de perdre ta peine ;  
450 On n'estime aujourd'hui que les fruits de ta veine.

**ALIDOR.**

Il est vrai que j'ai l'art de flatter qui me plaît ;  
Je peins quand bon me semble un oeil plus beau qu'il n'est,  
Je dore les cheveux, ou ma plume se joue  
À noircir un sourcil et farder une joue.  
455 J'ai toujours de la neige, et quelquefois j'en mets  
Sur un sein qui n'en eut et n'en aura jamais.  
Je prête à qui je veux des oeillets et des roses ;  
Je donne de l'éclat aux plus communes choses,  
Et j'ai fait estimer cent visages divers  
460 Qui n'avaient toutefois rien de beau qu'en mes vers.  
Mais tout est au-dessous de sa beauté parfaite ;  
Ma muse en ce travail est timide et muette.  
J'admire les effets de cet objet vainqueur

465 Qui me glace la veine et m'échauffe le coeur :  
Toujours le premier mot a ma plume arrêtée ;  
Je l'ai mille fois prise et mille fois quittée ;  
Mon jugement s'égare en ses moindres appas.  
J'écrirai toutefois ; mais ne t'éloigne pas.

**LYSIS.**

470 J'attendrai cependant en ce lieu frais et proche.  
Mais vois si tu n'as point quelques vers en ta poche ;  
Je me divertirai par ce doux entretien ;  
Je ne puis estimer de style que le tien.

*Il prend des papiers qu'Alidor lui donne, et se retire à l'autre côté du bois ; il déploie le premier et lit.*

475 « Un jour Filène  
Au bord de Seine,  
Pour soulager son amoureuse peine,  
Disait voyant couler cette belle onde :  
C'est ainsi que nos jours passent au monde.

480 L'ingrate dame  
Qui m'ôte l'âme  
Un jour ne pourra plus donner de flamme.  
Comme elle est maintenant sourde à qui l'aime,  
Le temps la traitera bientôt de même.

485 Mon oeil humide,  
Belle homicide,  
Ne verra pas toujours ce front sans ride ;  
Le temps effacera ces belles choses,  
Et ne te laissera ni lys ni roses.

490 Voyant ta face  
Sèche et sans grâce,  
Tu voudras de dépit rompre ta glace ;  
Ton âge aura blanchi ces tresses blondes,  
Tu ne les feras plus friser en ondes.

495 Lors ta manie  
Sera punie,  
Je ne chérirai plus ta compagnie ;  
Et dans ce changement de ma fortune,  
Je serai l'inhumain, toi l'importune. »

*ALIDOR.*

**ALIDOR.**

Je ne puis que louer de sa rare beauté :  
Mon abondance ici fait ma stérilité.

**LYSIS, déploie un autre papier, et lit.**

*À CALISTE.*

500 « De quelques ornements que l'Aurore se pare,

Quoi que l'oeil du jour ait de rare,  
Quelque beauté qui puisse asservir les esprits,  
De quoi que la nature au printemps soit pourvue,  
Caliste, tout n'est rien à ceux qui vous ont vue,  
505 Qu'un objet de mépris.

N'allez point à la cour pour voir de belles choses,  
Et n'estimez ni lis ni roses :  
Rien ne peut égaler votre moindre ornement.  
Il n'est point de beautés à la vôtre pareille :  
510 Si vous désirez voir d'admirables merveilles,  
Mirez-vous seulement.

Lors vous verrez en vous la seule créature  
Qui nous fait priser la nature,  
L'objet seul que jamais elle ait fait sans défauts :  
515 Par vous elle n'est plus à soi-même imitable ;  
Et si vous ne trouvez que je sois véritable,  
Votre miroir est faux.

Que les plus grands esprits me porteraient d'envie,  
Que j'aurais une longue vie,  
520 Que je serais chéri, que mes vers seraient doux,  
Que je louerais le sort qu'incessamment j'accuse,  
Et qu'on m'estimerait si l'on trouvait ma muse  
Aussi belle que vous !

Il n'est point de bonheur comparable à mon aise  
S'il arrive qu'elle vous plaise ;  
525 Mille charmes nouveaux paraîtront dans mes vers ;  
Ils n'auront plus ni mot ni lettre qui ne touche,  
Quand ils seront prisés par la plus belle bouche  
Qui soit en l'univers. »

*Il vient à Alidor.*

As-tu bien réussi ?

**ALIDOR.**

Jamais pauvre rimeur  
530 N'eut tant d'ambition et moins de bonne humeur.  
J'ai fait ce peu de vers depuis que je travaille :  
Écoute si j'ai rien imaginé qui vaille.

*Il lit.*

« Enfin qu'ordonnez-vous, inhumaine beauté ?  
Quand ne verrai-je plus en votre cruauté  
535 Des sujets de me plaindre et d'épandre des larmes ?  
Quand serai-je plus cher à votre oeil mon vainqueur ?  
Quand sera votre coeur  
Aussi doux que vos charmes ?  
Ne finirez-vous point le cours de ma misère ?  
540 Dois-je chercher la mort ?... »

*Il continue.*

Mon amour me fournit mille pensers divers,  
Et je n'en puis trouver pour achever ce vers.

### LYSIS.

Cet oeuvre est au-dessus de ton style ordinaire.  
Je t'attends au logis, je crains de te distraire :  
545 Achève, cher ami ; je te nuis en ces lieux.  
Surtout exprime bien la douceur de ses yeux.

*Il s'en va.*

### ALIDOR, seul, assis et appuyé contre un arbre.

Quitte, quitte, Alidor, ce pénible exercice :  
De tes pleurs seulement écris son injustice ;  
550 Seuls ils peuvent prouver tes transports innocents,  
Seuls ils peuvent parler des ennuis que tu sens ;  
Et c'est bien vainement qu'un malheureux présume  
De fendre un coeur si dur avec des traits de plume.  
Jetez, arbres, voyant comme je brûle ici,  
Les pleurs que vous jetez quand vous brûlez aussi.  
555 Si d'Amour autrefois vous sentîtes la force,  
Si vous avez été sans mousse et sans écorce,  
Tremblez, soyez atteints au récit de mes maux.  
Est-il quelque martyr égal à mes travaux ?  
Mais que mon oeil est las de souffrir la lumière !  
560 Quel assoupissement me ferme la paupière ?  
Dieux ! Appelez mon âme en cet heureux sommeil,  
Accordez à mes yeux un dormir sans réveil.

*Il s'endort.*

## SCÈNE III.

### Félicie, Célimène, Alidor, endormi.

#### CÉLIMÈNE.

Dieux ! Que ces importuns ont peu de complaisance,  
Et qu'il est malaisé d'éviter leur présence !  
565 Ma soeur, n'y sont-ils plus ?

#### FÉLICIE.

Oui, je les vois là-bas.

#### CÉLIMÈNE.

Adieu.

#### FÉLICIE.

Reviens ; je ris, et je ne les vois pas.

#### CÉLIMÈNE.

Je m'aime aujourd'hui seule, et si pas un se montre...

**FÉLICIE.**

Dieux ! Quelle peur as-tu ?

**CÉLIMÈNE.**

Celle de leur rencontre.

**FÉLICIE.**

Alidor te déplaît ? Cruelle, tu le fuis ?

**CÉLIMÈNE.**

570 Parfois, selon le temps et l'humeur où je suis.  
En de certains moments j'aime d'ouïr ses plaintes,  
Je lui répons des yeux et je flatte ses craintes,  
Je vante son esprit, j'estime ses discours.  
575 Mais cette bonne humeur ne dure pas toujours :  
J'abhorre bien souvent un si triste langage ;  
Un homme plus joyeux me plairait davantage.

**FÉLICIE.**

Tu le peux rendre tel.

**CÉLIMÈNE.**

Comment ?

**FÉLICIE.**

Par ta pitié.

Paie ce que tu dois à sa chaste amitié :  
Je le paie à l'amour que son ami me porte ;  
580 Imite mon humeur, traite-le de la sorte.  
Lysis, s'il t'en souvient, n'était pas si joyeux  
Alors que je trouvais son abord ennuyeux ;  
En la plus belle humeur il répandait des larmes :  
Mais depuis que l'amour m'a fait rendre les armes,  
585 Il ne dit plus je brûle, il ne dit plus je meurs,  
Et nous rions tous deux en nos pires humeurs.

*Apercevant Alidor endormi.*

Mais j'avise Alidor sous ce divin feuillage :  
Vois comme les ennuis ont changé son visage :  
Le ciel ferme ses yeux pour arrêter ses pleurs,  
590 Et tu ne seras point sensible à ses douleurs ?  
Ramassant le papier qu'Alidor a laissé tomber.  
Lis ces vers qu'il t'adresse.

**CÉLIMÈNE.**

Ô dieux, cette importune  
M'imputera toujours ma mauvaise fortune !

**FÉLICIE.**

Écoute : « À Célimène... »

**CÉLIMÈNE.**

Achève, j'y consens.

**FÉLICIE.**

595 « L'agréable sujet des ennuis que je sens. »  
Eh bien ! Ai-je raison ?

**CÉLIMÈNE.**

Lis tôt, ou je te laisse.

**FÉLICIE.**

Qu'elle sait bien cacher le tourment qui la presse !

*Elle lit.*

600 « Enfin qu'ordonnez-vous ? etc. »  
Vois-tu comme ta grâce a touché ses esprits ?  
En composant ces vers le sommeil l'a surpris :  
Par deux mots ajoutés tu peux flatter sa peine,  
Et perdre, en le sauvant, le titre d'inhumaine.

**CÉLIMÈNE.**

Écris-les de ta main.

**FÉLICIE.**

La tienne l'a blessé.

**CÉLIMÈNE.**

Donne donc, j'écrirai.

**FÉLICIE.**

Quoi ?

**CÉLIMÈNE, écrivant.**

605 « Qu'il est insensé,  
Qu'il a peu de raison d'aimer ce qui le blesse,  
Que mon peu de dessein témoigne sa faiblesse ;  
Enfin... »

**FÉLICIE.**

N'achève pas, donne-moi cet écrit.  
Bons dieux ! On ne peut rien sur ce farouche esprit.

*Elle écrit.*

**CÉLIMÈNE.**

Qu'y mets-tu ?

**FÉLICIE.**

Qu'il espère.

**CÉLIMÈNE.**

Espérances frivoles.

**FÉLICIE.**

610 Et si je te veux faire avouer ces paroles,  
Je veux à cet amant procurer ta pitié :  
Je gagnerai ta haine, ou lui ton amitié.  
Je jure à ton humeur une éternelle guerre.  
Cruelle, as-tu dessein de dépeupler la terre ;  
615 Et seras-tu constante en ce rigoureux point  
De blesser tous les coeurs et de n'en guérir point ?  
Espères-tu du fruit à ta froideur extrême ?  
Et vaux-je moins que toi pour avouer que j'aime ?

**CÉLIMÈNE.**

L'amour te paie-t-il du souci que tu prends  
620 De le rendre adorable aux coeurs indifférents ?  
Te charges-tu du soin d'établir son empire ?  
Ta voix peut-elle plus que les traits qu'il nous tire ?  
Si j'aimais Alidor, il devrait son secours  
À son propre mérite, et non à tes discours :  
625 Son pouvoir t'est suspect prenant pour lui les armes ;  
Et, pensant l'obliger, tu fais tort à ses charmes.  
Son humeur seulement a de puissants appas  
Et peut plus que ta voix.

**FÉLICIE.**

Et tu ne t'y rends pas ?

**CÉLIMÈNE.**

En voudrais-tu jurer ?

**FÉLICIE.**

Oui, si je te dois croire.

**CÉLIMÈNE.**

630 Il peut beaucoup sans toi ; n'ôte rien à sa gloire.

**FÉLICIE.**

Qu'elle est dissimulée !

**ALIDOR, rêvant.**

Ah ! Tu sais mon tourment !  
Un mot, belle inhumaine, un regard seulement.

**FÉLICIE.**

Il rêve, écoutons-le.

**ALIDOR.**

Je pourrais toute chose,  
Tu ne peux m'échapper ; mais quoi que je propose...

**CÉLIMÈNE.**

635 Je crains peu ce danger.

**ALIDOR, rêvant.**

Je tremble à ton aspect.  
Quoi ! Rien à mon amour ? Quoi ! Rien à mon respect ?  
Cruelle, ôte-moi donc ta présence fatale,  
Et ne m'oblige point au tourment de Tantale.  
Adieu, laisse-moi seul.

**CÉLIMÈNE.**

640 Je lui veux obéir, tout endormi qu'il est.  
Vois combien il me plaît :

*Elle veut s'en aller.*

**FÉLICIE.**

Attendons son réveil.

**CÉLIMÈNE.**

Pour moi, je me retire,  
Et tu m'as obligée à beaucoup de martyre.  
Mais j'aperçois Orante, et quelqu'un qui la suit.

## **SCÈNE IV.**

**Orante, Florante, sous le nom de Floridan,  
Célimène, Félicie, Alidor, endormi.**

**ORANTE.**

Je l'avise à propos, et le ciel nous conduit.

*Aux deux soeurs.*

645 Nous allons vous trouver : agréez la visite  
Que ce beau cavalier doit à votre mérite ;  
C'est un de mes neveux arrivé fraîchement.

**CÉLIMÈNE.**

Il m'oblige beaucoup.

**FÉLICIE.**

Ô dieux, qu'il est charmant !



**FLORIDAN.**

Surpris, saisi, confus auprès tant d'excellence,  
650 Mon meilleur compliment naîtra de mon silence.  
Je vois d'un oeil charmé vos divines beautés,  
Et je crois me trouver en des lieux enchantés.  
Ce bois est-il, Amour, le séjour de ta mère ?  
Est-ce le bois de Paphe, ou celui de Cythère ?  
655 Ah ! Qu'ici ton pouvoir a d'effet sur les sens,  
Et que ces deux beautés te font donner d'encens !  
Qu'en ces lieux la raison a d'inutiles armes !  
Qu'on y pousse de vœux ! Qu'on y répand de larmes !  
Et que ma tante, hélas ! Aimait peu ma santé  
660 Alors qu'à ce devoir son conseil m'a porté !

**CÉLIMÈNE.**

Votre discours est sain, quoi qu'd nous persuade ;  
Et ce beau teint n'est pas la couleur d'un malade.

**FLORIDAN.**

Hélas ! Si la raison me manque de secours,  
Que vous verrez changer mon teint et mes discours !  
665 Vous voir sans vous aimer n'est pas un bien possible :  
Je ne suis pas de roche, et ce coeur est sensible.  
Madame, pardonnez à ma témérité,  
Mes vœux seront bornés de votre volonté ;  
Vous n'accuserez point une langue indiscrete ;  
670 Je saurai bien aimer d'une amitié muette.

**CÉLIMÈNE.**

Je trouve en vos discours de si charmants appas,  
Que vous me haïriez de ne me parler pas.  
Le silence sied mal aux bouches si discrètes,  
Et l'on voudrait, monsieur, les voir toujours ouvertes.

**FÉLICIE.**

675 Ô dieux ! Qu'il est charmant !

**FLORIDAN.**

Mon silence et ma voix  
De vos commandements prendront toujours les lois.

*Voyant Alidor endormi.*

Mais que je crains, Amour, les maux que tu m'apprêtes !  
Je vois déjà, Madame, une de vos conquêtes.  
À peine vos beautés ont attiré mes pas,  
680 Que voilà qu'à vos pieds je vois des gens à bas.  
Que cette vue, hélas ! Menace ma franchise,  
Et que je serai fort si j'empêche ma prise !

**CÉLIMÈNE.**

Je n'ai point de dessein sur votre liberté.

**FLORIDAN.**

Vous me défendez donc de voir votre beauté ?

**CÉLIMÈNE.**

685 Vous redoutez, monsieur, une faible ennemie.

**FLORIDAN.**

Je sens déjà l'effet de sa force infinie.

**FÉLICIE.**

Que ses yeux sont charmants ! Que sa voix a d'attraits !

**CÉLIMÈNE.**

Nous souffrons le soleil, et le logis est près.  
Vous plaît-il de le voir ?

**FLORIDAN.**

Acceptez ma conduite.

*Il sort avec Célimène et Félicie.*

**ORANTE, à part.**

690 L'heureux effet ! Ô dieux ! Favorisez la suite.

*Elle sort.*

## **SCÈNE V.**

**ALIDOR, éveillé.**

Sommeil, heureux charmeur des ennuis que je sens,  
Pourquoi m'as-tu rendu la liberté des sens ?  
Hélas ! Par ta faveur je parlais à ma dame ;  
À ses yeux inhumains j'ai découvert ma flamme,  
695 Et quoique sa rigueur étouffât mon espoir,  
Je jouissais pourtant du bonheur de la voir.  
J'ai, malgré ses efforts, sa belle main pressée ;  
Cet agréable songe a flatté ma pensée :  
De ce bien maintenant mes désirs sont privés.  
700 Mais, ô dieux ! Quelle main a ces vers achevés ?

*Il lit.*

« Ne finirez-vous point le cours de ma misère ?  
Dois-je chercher la mort ? ? Non, Alidor, espère. »  
Pourrais-je désormais voir le ciel sans mépris  
Si la main de ma dame avait ces mots écrits ?  
705 « Non, Alidor, espère. » Ô dieux ! Le dois-je croire ?  
Puis-je sans vanité me donner cette gloire ?  
Non, quelqu'un qui passait, touché de mon tourment,

À ces vers achevés par divertissement.  
Je ne me flatte point de ce bonheur insigne ;  
710 L'oser imaginer, c'est en paraître indigne.  
J'espérerai pourtant, et croirai que le sort  
Se sert de ce moyen pour divertir ma mort.

## ACTE III

### SCÈNE PREMIÈRE.

Célimène, suivie d'Alidor, qui l'entend sans se  
montrer à elle.

**CÉLIMÈNE.**

C'en est fait, ma raison est lasse  
De tenir contre tant de grâce ;  
715 Mon courage est trop faible, il ne me peut aider,  
Et le dieu des amants m'a tiré la plus forte  
De toutes les flèches qu'il porte.  
Hé bien. Amour, il faut céder.

**ALIDOR, à part.**

Dieux ! Est-ce en ma faveur qu'elle tient ce discours ?  
720 Puis-je, après tant de maux, espérer du secours ?

**CÉLIMÈNE.**

Enfin tôt ou tard ce dieu touche  
Et la facile et la farouche :  
On peut craindre son mal, on le peut retarder,  
Mais d'être toujours froide et dans l'indifférence,  
725 C'est une frivole espérance.  
Hé bien, Amour, il faut céder.

**ALIDOR, à part.**

Amant le plus heureux qui soit en l'univers !  
Ce discours favorable est l'effet de tes vers.

**CÉLIMÈNE.**

En vain notre coeur prend les armes  
730 Contre d'inévitables charmes,  
Il se rend à celui qui le doit posséder ;  
Et l'orgueilleux qu'il est blâme après sa défaite  
La résistance qu'il a faite.  
Hé bien, Amour, il faut céder.

**ALIDOR, à part.**

735 Enfin le ciel me rit, mes vœux sont approuvés,  
Et sa main favorable a mes vers achevés.

**CÉLIMÈNE.**

Toutes nos défaites sont vaines,  
Et tes lois sont si souveraines,  
Qu'on voit même des dieux forcés de les garder.  
740 Il n'est âme si dure et si pleine de glace  
Où tes flammes ne trouvent place.  
Hé bien, Amour, il faut céder.

**ALIDOR, l'abordant.**

Abordons-la sans crainte. Obligé désormais  
À vous offrir des vœux si je le fis jamais,  
745 Que je baise à genoux cette main favorable  
Qui vient de relever l'espoir d'un misérable.  
Donc ces beaux yeux sont las de me voir soupiner ?  
Donc il m'est ordonné de vivre et d'espérer,  
Et, comme un doux vainqueur conserve sa conquête,  
750 Vous aurez diverti la mort qui m'était prête ?  
Oui, je vis, et j'espère un destin plus humain,  
Puisqu'il faut obéir à cette belle main.

**CÉLIMÈNE.**

Quoi, j'ai tracé ces mots ? La croyance indiscreète !  
Voyez comme aisément on croit ce qu'on souhaite.  
755 Perdez un peu, monsieur, de cette vanité,  
Et ne me louez point de tant de charité.

**ALIDOR.**

Voulez-vous plus longtemps prolonger mon supplice,  
Et vous repentez-vous d'un acte de justice ?  
Suis-je trop peu discret pour cacher vos bienfaits,  
760 Quand même vous rendriez mes désirs satisfaits ?  
Dieux ! Qu'à se déclarer une fille a de peine !  
Vous ne défendez pas qu'on vous nomme inhumaine :  
Quand je vous appelais sourde, ingrate et sans yeux,  
C'était là vous donner des titres glorieux ;  
765 Vous trouviez des appas en mon sort lamentable,  
Et vous vous offensez du titre d'équitable ;  
Vous n'osez avouer une bonne action  
Que vous avez rendue à mon affection.

**CÉLIMÈNE.**

Je n'en puis avouer ni mauvaise ni bonne :  
770 Je n'ordonne la vie et ne l'ôte à personne ;  
C'est assez, Alidor, que chacun songe à soi ;  
Je ne conserve point ce qui n'est point à moi.

**ALIDOR.**

Mais par la loi d'amour je suis à Célimène.

**CÉLIMÈNE.**

Elle n'a jamais eu ni d'amour ni de haine.  
775 Vous savez mon humeur : je fuis ces passions,  
Et je suis seulement mes inclinations.

**ALIDOR.**

Quoi, toujours insensible et sourde à mes prières !

**CÉLIMÈNE.**

Toujours ferme et constante en mes humeurs premières.

**ALIDOR.**

Un peu moins qu'autrefois.

**CÉLIMÈNE.**

Toujours également.

**ALIDOR.**

780 Alidor n'est pas sourd.

**CÉLIMÈNE.**

Ni moi pareillement.

**ALIDOR.**

Non, car vous m'entendez. Adieu, vivez heureuse,  
Soyez impitoyable à ma peine amoureuse,  
Étouffez tout l'espoir qui me peut secourir ;  
Je porte à mon côté le moyen de guérir.

*Il sort.*

## **SCÈNE II.**

**CÉLIMÈNE, seule.**

785 Ô dieux ! Cette importun a ma voix entendue  
Alors que j'avouais que je me suis rendue ;  
Il a reçu pour lui cette confession,  
Et croit être l'objet de mon affection.  
Mais las ! Quoi que je doive à son amour extrême,  
790 Il est bien abusé quand il croit que je l'aime ;  
Un amant bien plus rare occupe mes esprits :  
Il me demande un coeur qu'un autre a déjà pris ;  
Floridan l'a forcé, mais avec tant de gloire,  
Qu'il n'a que d'un moment acheté sa victoire,  
795 Et qu'ayant jusqu'ici méprisé tant d'amours,  
Je me rends à l'appas de ses premiers discours.  
Mais quelqu'un vient ici : mes plus chères pensées  
Par cet autre importun sont toujours traversées.

### **SCÈNE III.**

#### **Célimène, Filandre.**

**FILANDRE.**

Qui vous rend si pensive ?

**CÉLIMÈNE.**

Un autre objet que vous.

**FILANDRE.**

800 Alidor ou Tircis ?

**CÉLIMÈNE.**

Non, un objet plus doux.

**FILANDRE.**

Pâris ou Filidor ?

**CÉLIMÈNE.**

Non.

**FILANDRE.**

Timandre ou Géronde ?

**CÉLIMÈNE.**

Vous le pourriez trouver en nommant tout le monde.

**FILANDRE.**

Que j'apprenne son nom, et mes vœux sont contents.

**CÉLIMÈNE.**

Adieu, devinez-le, je vous donne du temps.

**FILANDRE, l'arrêtant.**

805 Un mot, belle inhumaine : un certain gentilhomme  
Nommé Flo... Floridan, c'est ainsi qu'il se nomme,  
Venu depuis deux jours en ces lieux écartés,  
N'a-t-il point salué vos divines beautés ?

**CÉLIMÈNE.**

Il en a pris la peine.

**FILANDRE.**

Est-il fort agréable ?

**CÉLIMÈNE.**

810 C'est un homme divin, charmant, incomparable.

**FILANDRE.**

On en fait de l'état.

**CÉLIMÈNE.**

Vous parlez froidement :

Il est la vertu même.

**FILANDRE.**

En un mot, votre amant.

**CÉLIMÈNE.**

Filandre, parlez mieux : vous rire et me déplaire  
Ne sont pas les moyens d'avancer votre affaire ;  
815 On arrive autrement à notre affection  
Que par la raillerie et l'indiscrétion ;  
Il est vrai que la mienne est un but où Filandre  
Avec tous ses efforts est bien fou de prétendre.

**FILANDRE.**

Adieu, car je l'avise. Ô dieux ! Qu'il est charmant !

**CÉLIMÈNE.**

820 Plus que vous.

**FILANDRE.**

Je le crois.

**CÉLIMÈNE.**

Mais plus infiniment.

**FILANDRE, en s'en allant, dit à Floridan.**

On attend votre vue avec impatience.

**FLORIDAN, à part.**

Et tu la fuis, barbare, âme sans conscience !

*Filandre se cache pour les entendre.*



## SCÈNE IV.

**Florante, sous le nom de Floridan, Célimène.**

**CÉLIMÈNE.**

Que Floridan est triste !

**FLORIDAN.**

Et qu'il l'est justement !

Ah ! Séjour malheureux !

**CÉLIMÈNE.**

Ô dieux ! Quel changement !

825 Ces plaines que tantôt vous avez tant prisées,  
Et que vous préféreriez aux rives élysées,  
N'ont-elles pas encor leur première beauté ?  
D'où vient à votre humeur cette inégalité ?

**FLORIDAN.**

830 Que ce lieu soit charmant, qu'il soit incomparable,  
Madame, sa beauté m'est peu considérable ;  
Ce sont des appas morts, sujets au moindre vent,  
Et qui touchent les yeux sans passer plus avant.  
Mais j'en trouve...

**CÉLIMÈNE.**

Achez.

**FLORIDAN.**

Hélas ! Que puis-je dire,  
Si je n'ose parler et si je le désire ?

**CÉLIMÈNE.**

835 Et que devez-vous taire où tout vous est permis ?

**FLORIDAN.**

Que dirai-je plutôt devant mes ennemis ?

**CÉLIMÈNE.**

En avez-vous ici ?

**FLORIDAN.**

840 De puissants, d'indomptables,  
Et dont les coups mortels me sont inévitables.  
J'ai toujours souhaité de vivre en ces déserts ;  
J'y cherchais du repos, et c'est où je le perds.  
Je ne puis opposer ni défense, ni larmes,  
À la nécessité de mourir de leurs armes.

**CÉLIMÈNE.**

Qui donc vous peut servir en ce cuisant souci ?

**FLORIDAN.**

Vous seule.

**CÉLIMÈNE.**

Contre qui ?

**FLORIDAN.**

Contre vous seule aussi.

**CÉLIMÈNE.**

845 Parlez plus clairement.

**FLORIDAN.**

Divin charme des âmes !

Adorable sujet de mes nouvelles flammes !...

Mais faut-il achever ? A quoi tant de propos ?

Hé bien, ce sont vos yeux qui troublent mon repos :

Ces divins ennemis attaquent ma pensée,

850 Et leurs premiers regards ont ma raison forcée.

Pardonnez toutefois à ma témérité ;

Ma raison garde encor de son autorité,

Et me peut contenir dans l'étroite limite

Qu'impose à mon amour votre rare mérite ;

855 En mes plus vifs accès je ne me plaindrai pas,

Et pour votre repos j'éviterai vos pas.

Je n'augmenterai point cette troupe importune

Dont vous tenez en main l'espoir et la fortune ;

Je ne réclamerai ni vos vœux ni vos soins,

860 Je saurai mieux aimer et le témoigner moins.

C'est déjà trop parler : dieux ! Quelle ardeur me presse,

Que même en promettant j'enfreigne ma promesse !

**CÉLIMÈNE.**

Las d'exercer ailleurs cette éloquente voix,

La venez-vous, monsieur, exercer dans ces bois ?

865 Épargnez nos esprits, dont les mœurs inciviles

Ont bien peu de rapport avec celles des villes,

Et ne m'obligez point aux mêmes compliments

Que celles de Paris rendent à leurs amants :

Ils seraient mal fondés, et je reçois les vôtres

870 Comme un propos commun que vous tenez à d'autres.

**FLORIDAN, feignant de s'en aller.**

J'ai promis de me taire. Adieu, mais quelque jour

On ne vous verra plus douter de mon amour.

**CÉLIMÈNE.**

Non, non, encore un mot. Ô dieux ! Qu'il sait bien feindre !  
On dirait qu'en effet son coeur se laisse atteindre.

**FLORIDAN.**

875 Il est atteint déjà, Madame, et permettez,  
Puisque ma voix vous plaît et que vous l'écoutez,  
Que j'atteste le ciel et toute la nature  
Que vous êtes l'objet du tourment que j'endure.  
Si vous n'avez causé la misère où je suis,  
880 Si votre occasion ne fait tous mes ennuis,  
Si je connais que vous pour sujet de ma peine,  
Puissé-je être des dieux et l'horreur et la haine,  
Et qu'après mille morts une éternelle mort  
Fasse endurer mon âme et déplorer mon sort !  
885 Mais que je pousse en l'air d'inutiles paroles !  
Vous tiendrez mes serments pour des serments frivoles,  
Car on dit que les dieux, imposant des tourments,  
N'en ordonnèrent point aux parjures amants.

**CÉLIMÈNE.**

C'est qu'ils n'en trouvent point d'égaux à leur offense ;  
890 Et ce point seulement a borné leur puissance.  
Le traître et l'homicide ont leur peine aux enfers ;  
L'impie et le voleur ont leurs feux et leurs fers ;  
On ne peut éviter la suprême justice,  
Qui toujours au forfait mesure le supplice.  
895 Mais un parjure amant a fait une action  
Qui n'a point de mesure et de proportion ;  
Une éternelle flamme est pour lui trop humaine ;  
L'excès de son péché le sauve de la peine.  
Aussi quel honnête homme a ces crimes conçus ?  
900 Mais allons au château discourir là-dessus ;  
Le soleil en ces lieux ne laisse plus d'ombrage.

**FLORIDAN.**

Que je reçois d'honneur !

**CÉLIMÈNE.**

J'en reçois davantage.

*Ils sortent.*

## SCÈNE V.

**FILANDRE, sortant de l'endroit où il était caché.**

Dieux ! Avec quelle grâce elle fait le transi !  
Célimène est touchée, et je le suis aussi.  
905 Il n'est rien de pareil à son rare mérite ;  
Contre moi-même enfin moi-même je m'irrite.  
Pesant ces qualités d'un esprit plus rassis,  
Je n'aurais pas changé mes roses en soucis ;  
Elle présiderait à ma flamme amoureuse,  
910 Et ma condition serait encore heureuse.  
Mais que veut Félicie ?

## SCÈNE VI.

**Filandre, Félicie, cherchant sa soeur.**

**FÉLICIE.**

Elle n'est pas ici ?

**FILANDRE.**

Que cherchez-vous ?

**FÉLICIE.**

Ma soeur.

**FILANDRE.**

Elle a bien du souci.

**FÉLICIE.**

Et d'où lui provient-il ?

**FILANDRE.**

D'amour.

**FÉLICIE.**

Quelle vous porte ?

**FILANDRE.**

Non, je serais bien vain de parler de la sorte ;  
915 Car jamais un regard, ni la moindre action,  
Ne m'a fait espérer son inclination.

**FÉLICIE.**

À qui donc ?

**FILANDRE.**

À l'objet le plus parfait du monde,  
Dont l'esprit est charmant, la beauté sans seconde,  
Enfin à Floridan.

**FÉLICIE.**

Qui vous l'a dit ?

**FILANDRE.**

Leur voix ;  
920 Et tous deux fraîchement ils sortent de ce bois ;  
Ces feuillages épais me cachaient à leur vue,  
Et j'ai fort clairement Célimène entendue.

**FÉLICIE.**

Qu'un jaloux a de peine ! Il croit tout ce qu'il craint.

**FILANDRE.**

Vos yeux vous diront mieux si son coeur est atteint.  
925 Adieu ; craignez vous-même une pareille peine,  
Puisqu'il a bien touché cette belle inhumaine.

*Il sort.*

**FÉLICIE, seule.**

Ô conseil inutile à mon coeur languissant !  
On ne craint plus un mal alors qu'on le ressent.  
Cet aimable vainqueur a mon âme charmée.  
930 Ô suprême malheur ! Ma soeur en est aimée,  
Et sa rare beauté me défend d'espérer  
Le fruit de le chérir et de le révéler.  
Que n'ai-je ses attraits ! Pourquoi, nature avare,  
Ne me puis-je vanter d'un visage aussi rare ?  
935 Que ne l'ai-je pourvu d'une égale douceur !  
Cruelle, devais-tu davantage à ma soeur ?  
Je le caresserais, il m'ouvrirait son âme,  
Je le divertirais de sa première flamme ;  
D'un désir mutuel nos coeurs seraient atteints,  
940 Je trahirais ma soeur, je romprais ses desseins.  
Oui ; mais qu'aurait Lysis ? Que dois-je à sa constance ?  
Sont-ce là ces ardeurs et cette résistance  
Où nos vœux mutuels obligent nos esprits ?  
Un autre me peut-il ôter ce qu'il m'a pris ?  
945 Ô frivole discours ! Je suis ce qui m'attire :  
Ce n'est pas mon dessein qui fait ce doux martyre,  
Et la nécessité d'estimer ce qui plaît  
Excuse mon esprit, tout volage qu'il est.

## SCÈNE VII.

Lysis, Félicie.

**LYSIS, la surprenant.**

Où songeait mon souci ?

**FÉLICIE.**

Je songeais à vous-même.

**LYSIS.**

950 Que je suis redevable à ton amour extrême !  
Combien tu fais d'efforts pour un indigne amant,  
Et que peu de ton sexe aiment si constamment !  
Mille font vanité du titre de parjure :  
Ce nom est maintenant une honorable injure ;  
955 Toutes changent sans honte, et ta seule beauté  
A de l'aversion pour l'infidélité.  
Mais je ne te vois point en l'humeur ordinaire,  
Et même dès l'abord j'ai semblé te déplaire.  
T'importuné-je ici ?

**FÉLICIE.**

Je ne m'y tiendrais pas.

**LYSIS.**

960 Quelque souci pourtant change ces doux appas ;  
Tu me vois à regret : veux-tu que je le die ?  
Je crois que ton amour est un peu refroidie.

**FÉLICIE.**

Je rirais comme toi, mais un mal de côté...

**LYSIS.**

965 Dis que ton humeur souffre, et non pas ta santé.  
On laisse rarement promener des malades ;  
Leurs chambres et leurs lits bornent leurs promenades.  
Tu tiens les yeux baissés, tu parles froidement.

**FÉLICIE.**

Ô le jaloux esprit !

**LYSIS.**

Peut-être justement.

**FÉLICIE.**

Adieu, mon mal s'accroît.

**LYSIS.**

Je te suis.

**FÉLICIE.**

970 Permits-moi seulement de reposer une heure :  
Peut-être en ce sommeil mon mal s'apaisera.

**LYSIS.**

Je ne te quitte point.

**FÉLICIE.**

Fais ce qu'il te plaira.

**LYSIS, à part, en la reconduisant.**

Ô dieux ! Divertissez les sujets de ma crainte,  
Et ne trahissez pas une amitié si sainte.

## ACTE IV

### SCÈNE PREMIÈRE.

Félicie, Florante, sous le nom de Floridan,  
Lysis et Alidor, cachés.

#### FÉLICIE.

975 Que Floridan sait bien feindre les passions !  
Ô dieux ! Comme il contraint toutes ses actions !  
Avec combien d'adresse et combien d'artifice  
Il promet à mes vœux un fidèle service !  
Le plus judicieux, à le voir si transi,  
980 Croirait que mon sujet lui cause un vrai souci.  
Que la franchise est rare en ce siècle où nous sommes !  
La feinte seulement est la vertu des hommes.  
L'Amour était jadis le roi des immortels ;  
Au ciel comme en la terre il avait des autels :  
985 On révérait ses lois, on craignait sa puissance,  
Et ses pires sujets vivaient dans l'innocence.  
Mais ce dieu désormais est un nom seulement ;  
Et nous voyons à peine un véritable amant.  
L'un pour passer le temps se fait une maîtresse,  
990 L'autre pour signaler sa grâce et son adresse ;  
L'un par civilité, l'autre par intérêt :  
Enfin tous sont amants, et si pas un ne l'est.

#### FLORIDAN.

Je vous atteste, ô dieux ! Mais qu'est-il nécessaire  
De prouver par serment une flamme si claire ?  
995 Pouvez-vous justement douter de mon amour ?  
Ne la voyez-vous pas, si vous voyez le jour ?

#### FÉLICIE.

Oui, quelques passions dessus ce front sont peintes :  
Vous soupirez parfois et vous poussez des plaintes.  
Si je crois vos discours vous êtes tout de feu ;  
1000 Enfin vous feignez bien, ou vous aimez un peu.  
Mais vous me repaissez d'un espoir inutile :  
Vous n'en aimez pas une, ou vous en aimez mille.  
Vous tenez à ma soeur de semblables discours ;  
Je vous ai vu moi-même implorer son secours.



**FLORIDAN.**

1005 Ô la faible raison ! Si vous y prenez garde,  
Lui parlé-je jamais que je ne vous regarde ?  
Si ma voix parle bien, mes regards parlent mieux,  
Ou vous entendez mal le langage des yeux.  
Lui jurant que je sens des ardeurs si parfaites,  
1010 Mon oeil vous dit-il pas que c'est vous qui les faites ?  
Alors qu'on aime bien souffre-t-on des témoins ?  
Craindrais-je qu'on vous vît si je vous aimais moins ?  
Non, je ne tiendrais pas mon amour si secrète,  
Et je vous traiterais ainsi que je la traite.

**LYSIS, caché, à Alidor.**

1015 Dieux ! Qu'est-ce que j'entends ?

**ALIDOR.**

Vos affaires vont mal.

**LYSIS.**

Prépare-toi, mon bras, à punir ce rival.

**FÉLICIE.**

Les effets, Floridan, prouveront vos promesses :  
Faites-lui cependant un peu moins de caresses ;  
Si vous l'aimez si peu, ne lui parlez point tant :  
1020 Elle a des qualités à faire un inconstant ;  
Toute froide qu'elle est, je sais qu'elle vous prise,  
Et ne craindrait pas fort de me ravir ma prise.  
Adieu.

**FLORIDAN.**

Je vous conduis.

**FÉLICIE.**

Non, retournez chez vous ;  
Ne faisons point d'ombrage à cet esprit jaloux.

**FLORIDAN.**

1025 Je vous obéis donc.

**LYSIS, caché.**

Dieux ! Qui l'eût jugé d'elle ?

**FÉLICIE.**

C'est me bien obéir que de m'être fidèle.

**FLORIDAN.**

Je renonce, Madame, au bien de la clarté,  
Si rien est comparable à ma fidélité.

*Félicie sort.*

## SCÈNE II.

**Lysis, Alidor, Florante, sous le nom de Floridan.**

**LYSIS, tirant son épée.**

Faut en voir un effet : traître, tu délibères.

**FLORIDAN.**

1030 Que voulez-vous ?

**LYSIS.**

Finir ta vie et nos misères,  
Lâche et vil suborneur des esprits de ces lieux.

**FLORIDAN.**

Qui vous fait ces rapports ?

**LYSIS.**

Mon oreille et mes yeux.  
Tu consultes encore ?

**FLORIDAN, tirant l'épée.**

1035 Arrête ; cette épée  
Ne fut jamais en vain par ce bras occupée ;  
Votre témérité s'apprête un châtiment ;  
On ne me la fait point tirer impunément.

**LYSIS.**

Ô le vaillant guerrier !

**FLORIDAN.**

Oui, vaillant, mais modeste.

**LYSIS.**

1040 Défends-toi seulement sans t'informer du reste ;  
Ne crois pas m'apaiser par ce lâche entretien,  
Et ne redoute pas mon malheur, mais le tien.  
Nous verrons les effets que le ciel nous destine.

**FLORIDAN, à Alidor.**

Remontrez-lui, monsieur, qu'il cherche sa ruine.

**ALIDOR.**

Dieux ! Le plaisant combat !

**LYSIS.**

Il ne m'étonne pas.

**FLORIDAN.**

J'ai coutume de rire alors que je me bats.

**LYSIS.**

1045 C'est trop délibérer, lâche objet de ma haine.

**FLORIDAN.**

Et moi, c'est trop gausser et vous laisser en peine ;  
Je sais quelle raison excite ce courroux ;  
C'est un effet, monsieur, de vos soupçons jaloux.  
Vous aimez Félicie, et sachant qu'elle m'aime,  
1050 Croyez que je répons à son amour extrême ;  
Mais qu'appréhendez-vous ? Mettez les armes bas :  
Vous dussiez souhaiter de la voir dans mes bras ;  
Et vous qui n'aspirez qu'à fléchir Célimène,  
Ne suis-je point aussi l'objet de votre haine ?  
1055 De ce mal apparent l'effet vous sera doux :  
En travaillant pour moi, je travaille pour vous.

**ALIDOR.**

Comment ! Toutes les deux reçoivent ton hommage ?

**FLORIDAN.**

Que je sois dispensé d'en dire davantage :  
Si vous les possédez, serez-vous satisfaits ?  
1060 Rien ne peut divertir le dessein que j'en fais.  
Vous serez obligés à ces heureuses feintes,  
Et les remerciements succéderont aux plaintes :  
J'aurai mis du remède à nos communs ennuis ;  
Vous louerez mon esprit et saurez qui je suis.  
1065 Votre mal et le mien également me touche :  
La peur ne me met point ces discours en la bouche.  
Si dans peu les effets ne surpassent vos vœux,  
Unissez vos efforts et m'attaquez tous deux.

**ALIDOR.**

Que t'en semble, Lysis ?

**LYSIS.**

Ô dieux ! Quelle apparence !  
1070 Sur la foi d'un rival fonder son espérance !

**FLORIDAN.**

Vous me connaissez mal.

**LYSIS.**

Attendez toutefois,  
Si le terme n'est long.

**FLORIDAN.**

De deux jours ou de trois.

**ALIDOR.**

Adieu, fais que l'effet succède à ta promesse,  
Et j'éterniserai ton nom et ton adresse.

*Lysis et Alidor sortent.*

### **SCÈNE III.**

**Florante, sous le nom de Floridan, Filandre.**

**FLORIDAN.**

1075 Pourquoi viens-tu si tard ? Je t'ai bien souhaité,  
Et tu me manques bien en la nécessité.

**FILANDRE.**

Comment ?

**FLORIDAN.**

Deux m'attaquaient : tu m'aurais secondée.

**FILANDRE.**

Et la querelle enfin ?

**FLORIDAN.**

Nous l'avons accordée.  
Admire mon esprit, reconnais mon pouvoir :  
1080 Ce n'est qu'un en ces lieux que m'aimer et me voir ;  
Je fais mille jaloux, et toutes vos maîtresses  
Sont prodigues pour moi de vœux et de caresses :  
Les esprits les plus froids se sont laissé dompter.  
Filandre bienheureux ! S'il s'en pouvait vanter,  
1085 Toute espérance alors me serait bien ôtée.

**FILANDRE.**

J'ai bien plus fait que toi.

**FLORIDAN.**

Comment ?

**FILANDRE.**

Je t'ai domptée.

**FLORIDAN.**

C'est où je reconnais mon pouvoir inégal :  
Je sais bien attaquer et je me défends mal ;

J'abats et l'on m'abat, je fais aimer et j'aime ;  
1090 Je fais que tout se rend et je me rends moi-même.

**FILANDRE.**

Il est vrai que tout cède à des charmes si beaux,  
Et je me sens atteint de mille traits nouveaux ;  
Je sais que ton mérite a touché Célimène ;  
L'amour qu'elle a pour toi ne m'est plus incertaine :  
1095 Je la connus hier, et, caché dans ce bois,  
J'entendis clairement ses soupirs et sa voix.  
Je le cède, Florante, à ton mérite extrême,  
Et crois que tu sais mieux mon métier que moi-même ;  
Tu traites mieux l'amour avec moins de souci.  
1100 Mais je vois Félicie et Célimène aussi.

**FLORIDAN.**

Adieu.

**FILANDRE.**

Quoi, tu les crains ! Dieux que de retenue !

**FLORIDAN.**

Cette règle d'amour t'est encore inconnue.  
Je trompe l'une et l'autre, et toutes deux m'aimant,  
Je dois à toutes deux parler séparément.

*Ils sortent.*

**SCÈNE IV.**  
**Célimène, Félicie.**

**FÉLICIE.**

1105 Vous ne méprisez plus l'Amour ni son enfance,  
Je ne vous entends plus défier sa puissance ;  
Vous aimez à rêver ; ce visage est changé :  
Je m'abuse, ma soeur, ou l'Amour s'est vengé,  
Et, ne se fiant pas au pouvoir de ses charmes,  
1110 A fait à Floridan prendre pour lui les armes.

**CÉLIMÈNE.**

Je ne vous entends plus estimer vos liens :  
Lysis n'a plus de part en tous vos entretiens ;  
Votre humeur chaque jour devient plus solitaire :  
Je m'abuse, ma soeur, ou cette amour s'altère.  
1115 L'humeur de Floridan a de certains appas  
Qui, si vous l'avouez, ne vous déplaisent pas.

**FÉLICIE.**

Il plaît à tout le monde.

**CÉLIMÈNE.**

Il faut donc qu'il me plaise.

**FÉLICIE.**

Mais ne craignez-vous plus ce tyran de notre aise,  
Cet aveugle démon, ce poison des esprits,  
1120 Dont les fausses douceurs vous étaient à mépris ?

**CÉLIMÈNE.**

Le craignez-vous, ma soeur ?

**FÉLICIE.**

J'ai franchi cet orage.

**CÉLIMÈNE.**

Pour le franchir de même ai-je moins de courage ?  
Dois-je avoir en horreur ce que vous approuvez,  
Et ne pourrai-je pas tout ce que vous pouvez ?

**FÉLICIE.**

1125 Pourquoi donc mille amants qui vous ont tant aimée  
N'ont-ils rien profité ?

**CÉLIMÈNE.**

Vous m'en avez blâmée :  
Vous me peigniez l'Amour plein d'appas et d'attraits ;  
Je vous crois maintenant, et je cède à ses traits.

**FÉLICIE.**

1130 En un mot, Floridan a votre âme touchée ;  
Son mérite vous plaît.

**CÉLIMÈNE.**

En êtes-vous fâchée ?  
Au moins ce choix est juste, et mon coeur enflammé  
N'en quitte point un autre après l'avoir aimé ;  
Je n'ai point de Lysis, dont la flamme fidèle  
De ma première amour doive être le modèle ;  
1135 Je n'ai point engagé mes inclinations ;  
Le choix est libre encore à mes affections.

**FÉLICIE.**

J'approuve ce dessein, et crois que Célimène  
Ne se peut ennuyer d'une si belle peine ;  
J'estime infiniment ses rares qualités.

**CÉLIMÈNE.**

1140 Vous les estimez tant que vous les ressentez.

**FÉLICIE.**

Non pas fort.

**CÉLIMÈNE.**

Plus que moi.

**FÉLICIE.**

J'aurais beaucoup d'affaires.

**CÉLIMÈNE.**

Vous en avez aussi plus que les ordinaires ;  
Vous considérez trop toutes mes actions ;  
Et vous m'importunez de trop de questions.  
1145 Pourquoi m'épiez-vous ?

**FÉLICIE.**

Ô la folle croyance !  
Voyez combien l'amour cause de défiance.  
Mais ne vous plaignez point, je vous laisse en ce lieu,  
Et ne vous suivrai plus.

**CÉLIMÈNE.**

Vous m'obligez ; adieu.

*Félicie sort.*

## **SCÈNE V.**

**CÉLIMÈNE, seule.**

1150 Elle a beau se contraindre, on voit en son visage  
De sa nouvelle flamme un trop clair témoignage.  
Depuis que Floridan s'est fait voir en ces lieux,  
Son amant l'importune et déplaît à ses yeux ;  
Elle ne peut cacher le souci qui la touche ;  
Son coeur à tout moment est trahi par sa bouche,  
1155 Et tant de questions font assez présumer  
Le déplaisir qu'elle a de me le voir aimer.  
Je l'aimerai pourtant ; et si l'effet succède  
À mes chastes désirs il faudra qu'elle cède.  
Je n'épargnerai plus ni caresses ni vœux.  
1160 Mais il vient justement à l'heure que je veux.

## SCÈNE VI.

Célimène, Florante, sous le nom de Floridan.

**FLORIDAN.**

Que ce teint est changé ! Quelle douleur vous presse ?  
Dieux ! Qu'est-ce que je vois ?

**CÉLIMÈNE.**

Vous causez ma tristesse.

**FLORIDAN.**

Quoi, vous suis-je importun ?

**CÉLIMÈNE.**

Votre civilité

1165 Ne passe point, monsieur, pour importunité,  
Et l'on souhaite plus qu'on ne craint vos visites  
Depuis qu'on a jugé de vos rares mérites.

**FLORIDAN.**

Madame, épargnez-moi, puisque les compliments  
Doivent être bannis d'entre les vrais amants.  
Ma seule affection vous est considérable,  
1170 Et le moindre mérite est au mien préférable ;  
Je connais mes défauts ; pour me bien estimer,  
Avouez seulement que je sais bien aimer.  
J'ai peu de vanité ; mais au soin de vous plaire  
Il faut que tout me cède et que tout me défère ;  
1175 De quelque insigne amour qu'on ait jamais parlé,  
L'ardente passion pour qui Troie a brûlé,  
Ces violents transports, ces furieux caprices,  
Qui font à tant d'humains mépriser les supplices,  
Tout ce qui fait résoudre à d'extrêmes efforts,  
1180 Ces aveugles ardeurs qui causent tant de morts,  
Les amours de jadis et toutes les traverses  
Qui faisaient prendre aux dieux tant de formes diverses,  
Leurs accès les plus forts, leurs feux les plus pressants,  
Sont l'ombre seulement des ardeurs que je sens.  
1185 Il faut un autre nom à mon amour extrême,  
Et c'est dire trop peu que de dire que j'aime.

**CÉLIMÈNE.**

Vous promettez beaucoup.

**FLORIDAN.**

Je fais encore plus :  
Mais tenez pour suspects ces propos superflus ;  
Doutez si je vous aime, et m'ordonnez, Madame,  
1190 De prouver à vos yeux cette immortelle flamme,  
Quel effet de valeur vous en peut assurer ?  
Baiserai-je vos pas ? Vous faut-il adorer ?



M'ouvrirai-je le sein ? Savez-vous quelque signe  
Qui prouvât mieux encor ma passion insigne ?  
1195 J'attesterais en vain les hommes et les dieux.  
Je ne désire point de témoins que vos yeux.

**CÉLIMÈNE.**

Je crois que vous m'aimez, et sans ingratitude  
Je ne puis plus douter de votre inquiétude ;  
Mais vous ne souffrez rien que je ne souffre aussi ;  
1200 Je sens la même ardeur et le même souci ;  
D'autres n'ont plus pour moi qu'un dessein inutile,  
Et vous étouffez seul l'espérance de mille.

**FLORIDAN.**

Puis-je, ô rare beauté, sans indiscretion,  
Demander une preuve à votre affection ?  
1205 Depuis que j'ai conçu l'amour que je vous voue,  
Je n'ai pas eu l'honneur d'approcher cette joue ;  
Vous m'avez refusé les moindres privautés :  
Comment donc traitez-vous ceux que vous rejetez ?

**CÉLIMÈNE.**

Tu prises des baisers, des regards, des paroles ;  
1210 Mon coeur, tu fais état de faveurs si frivoles !  
Préfère à leurs appas des plaisirs infinis,  
Et tendons au bonheur d'être à jamais unis.

**FLORIDAN.**

Ma tante m'a promis d'obtenir de mon père  
L'aveu dont j'ai besoin pour cette heureuse affaire :  
1215 J'ai pourvu là-dessus ; accordez seulement  
Ces premières faveurs à l'ardeur d'un amant.  
Baisant de cette main la blancheur sans seconde,  
Ce seul plaisir me rend le plus heureux du monde.

*Il lui baise la main.*

**CÉLIMÈNE.**

Garde ce bracelet.

**FLORIDAN, le baisant.**

Faveur digne d'un dieu !

**CÉLIMÈNE.**

1220 Et ce soir un peu tard trouvons-nous en ce lieu ;  
Fuyons l'oreille et l'oeil d'une soeur indiscrete  
Qui ne pourrait tenir ma passion secrète ;  
Sans réserve mon coeur pourra s'ouvrir au tien,  
Et rien n'interrompra notre doux entretien.

**FLORIDAN.**

1225 Je n'y manquerai pas.

**CÉLIMÈNE.**

Adieu.

*Elle sort.*

**FLORIDAN, seul.**

L'heureuse feinte !

Et que profondément cette belle est atteinte !  
Que je souhaiterais de pouvoir amortir  
La violente ardeur que je lui fais sentir !  
Cette assignation prouve assez son envie ;  
1230 Mais je n'espère pas le pouvoir de ma vie :  
Elle peut se fier en mon honnêteté,  
Et même entre mes bras dormir en sûreté.  
Mais ce garçon qui vient est à mon autre amante.

## **SCÈNE VII.**

**Florante, sous le nom de Floridan, Un  
Laquais.**

**LE LAQUAIS.**

Je vous cherche, monsieur, et j'allais chez Orante  
1235 Vous porter cette lettre.

**FLORIDAN, lit.**

« Si tu veux, Floridan, me plaire infiniment,  
Accorde-moi ce soir le bien de ta présence ;  
Ma prière t'oblige à cette complaisance.  
Je veux t'entretenir une heure seulement.  
1240 Monte seul en ma chambre, et mon affection  
Par des vœux infinis te sera confirmée ;  
Et si la même ardeur a ton âme enflammée,  
Tu me le prouveras par ta discrétion. »

*FÉLICIE.*

*Au Laquais.*

Adieu, je l'irai voir.

*Le Laquais sort.*

**FLORIDAN, seul.**

1245 Pourquoi ne puis-je, ô dieux ! Répondre à leur espoir ?  
Qu'un facile moyen a leur âme abusée !  
Que toucher une fille est une chose aisée,  
Et qu'un amant bien fait a peu d'invention  
Quand il n'attire pas son inclination !  
1250 Si jamais j'eus sujet d'accuser la nature.  
Étant ce que je suis, c'est en cette aventure :

Je suis leur seul espoir et leur unique bien ;  
Je leur promets beaucoup, et ne puis donner rien.

## ACTE V

### SCÈNE PREMIÈRE.

**LYSIS, seul.**

Combien je suis facile ! Ô dieux, le dois-je croire  
1255 Que pour mon intérêt il renonce à sa gloire ?  
C'est bien manquer d'esprit et mériter son mal  
Que de traiter l'amour par son propre rival.  
Qu'il me rende les vœux d'une ingrate maîtresse  
Me les ayant ôtés ? Oh la vaine promesse !  
1260 Il est adoré d'elle, et son intention  
Est d'arriver par feinte à sa possession ;  
Et puis, après l'honneur de cette jouissance,  
Abandonner ces lieux et vanter sa puissance.  
Mais qu'il craigne l'effet de mon juste courroux,  
1265 Et qu'il n'irrite pas un amoureux jaloux :  
Il fuirait vainement et n'aurait point d'asile  
Qui rendît contre lui ma poursuite inutile.

### SCÈNE II.

**Florante, Lysis.**

**FLORIDAN.**

Je fais tous mes efforts, mais je travaille en vain ;  
Elle demeure ferme en son premier dessein :  
1270 Je blâme son humeur, j'excite sa colère,  
Et par tous ces moyens je ne lui peux déplaire ;  
Je lui suis plus charmant et plus cher que le jour,  
Et vous ne pouvez pas espérer son amour.

**LYSIS, tirant son épée.**

Je ne puis plus aussi différer le supplice  
1275 Que mon juste courroux doit à ton artifice.  
Par ton invention mes vœux sont méprisés :  
Traître, tu plains mes maux et tu les a causés.

**FLORIDAN.**

Ne vous hâtez pas tant : sans arme et sans défense,  
Je sais parer les coups et punir qui m'offense :  
1280 Que votre repentir finisse nos débats,  
Et qu'on mette l'épée et les genoux à bas.  
Détestez à mes pieds votre insolente envie,  
Et confessez tout haut de me devoir la vie.

**LYSIS.**

Dieux ! La peur le rend fou.

**FLORIDAN.**

Perdez ce sentiment  
1285 Et me croyez, Lysis ; je parle sainement.  
Mais je tiens trop longtemps votre esprit en balance :  
Je connais votre amour, j'en sais la violence,  
Et veux que vous deviez à ma compassion  
Le fruit que vous aurez de votre affection.

*Montrant la lettre de Félicie.*

1290 Voyez ce qu'en deux mots m'ordonne cette belle,  
Et recevez de moi ce que j'ai reçu d'elle :  
Allez la voir ce soir, montrez-lui cet écrit,  
Dites qu'un prompt effet a changé mon esprit,  
Que je n'estime plus sa grâce et son mérite,  
1295 Et que je suis épris des beaux yeux de Charité ;  
Qu'elle ressent pour moi de vaines passions,  
Que je vante partout ses assignations,  
Qu'elle a tort de me croire et de se rien promettre,  
Que moi-même en vos mains j'ai remis cette lettre ;  
1300 Jurez-lui que je ris de ses vœux superflus :  
Je confesserai tout quand vous aurez dit plus.  
Jugez après cela si Floridan vous aime,  
Et si vous lui devez une faveur extrême.

**LYSIS.**

Que je lise ces mots.

*Après avoir lu.*

L'infidèle beauté !  
1305 Oui, je vous dois, monsieur, le bien de la clarté,  
Et j'étais criminel vous traitant de la sorte,  
Puisque vous m'honorez d'une amitié si forte.  
Accusez de mon mal un enfant indiscret  
Qui, conseillant les siens, ignore ce qu'il fait.

**FLORIDAN.**

1310 Eh bien, ai-je aisément réprimé votre audace ?  
Fais-je pas succéder les vœux à la menace ?  
Et tous les cavaliers les plus chéris du sort  
Feraient-ils tant d'effet avec si peu d'efforts ?  
Adieu, vivez heureux, et vous servez des armes

1315 Que je mets en vos mains pour racquérir ses charmes.

**LYSIS.**

Homme le plus courtois d'entre tous les mortels,  
Si je change son coeur, que je te dois d'autels !

*Il sort.*

**FLORIDAN, seul.**

Il reste qu'Alidor, après sa longue peine,  
M'ait l'obligation de fléchir Célimène :  
1320 J'ai fait à cet amant espérer du repos,  
Et je l'estime fort. Qu'il arrive à propos !

**SCÈNE III.**

**Alidor, Florante.**

**ALIDOR.**

Monsieur, sans m'abuser d'inutiles paroles,  
Flattez-vous pas mon mal d'espérances frivoles ?  
Croyez-vous que son coeur soit touché de mes pleurs,  
1325 Et qu'elle doive un jour alléger mes douleurs ?

**FLORIDAN.**

Vous me croirez bientôt, puisque tout vous succède,  
Et qu'on a pour vos maux préparé du remède.  
J'ai disposé son coeur à n'estimer que vous ;  
Vous causez maintenant ses pensers les plus doux,  
1330 Et vous verrez ce soir l'effet de ma promesse  
Si l'amour vous permet assez de hardiesse.

**ALIDOR.**

Avoué de ma dame, il n'est point de danger  
Où mon affection ne me fît engager ;  
Et les chastes ardeurs dont j'ai l'âme enflammée  
1335 Disposeraient ce bras à combattre une armée.

**FLORIDAN.**

La voyant au milieu des lions et des ours,  
Pourriez-vous l'en tirer et conserver ses jours ?

**ALIDOR.**

J'emploierais mes efforts, et je vaincrais leur rage  
Si la force et l'adresse égalaient mon courage.

**FLORIDAN.**

1340 Et si vous la voyiez dans un brasier ardent ?

**ALIDOR.**

Je m'irais exposer à cet autre accident.

**FLORIDAN.**

Il est besoin de plus.

**ALIDOR.**

De rien que je ne fisse :  
Pour elle je voudrais franchir un précipice,  
Je vaincrais tout obstacle, irais dans les enfers,  
1345 Affronterais la Parque, et l'ôterais des fers,  
Si jamais elle était sur ces rivages sombres,  
Et qu'un si beau soleil dût vivre entre les ombres.  
Sus, découvrez-moi tout, et m'ôtez de souci.

**FLORIDAN.**

Célimène ce soir vous attend seule ici :  
1350 Cette rare beauté chérit votre servage,  
Et le soin que j'ai pris vous procure ce gage.

*Lui donnant le bracelet.*

Amenez seulement à l'assignation  
L'amour, la retenue et la discrétion.

**ALIDOR.**

Ô dieux ! Que dites-vous ?

**FLORIDAN.**

Que je tiens ma promesse :  
1355 Servez fidèlement cette belle maîtresse.  
Adieu, vivez content, et gardez ces cheveux.

*Il sort.*

**ALIDOR, seul.**

Si mon bonheur n'est faux, que je vous dois des vœux !  
Avoir tant obtenu de cette âme de roche !  
Mais déjà la soirée et mon repos approche.  
1360 Attendant le bonheur de recevoir ses lois,  
Je vais rêver une heure au profond de ce bois.

*Il sort.*

## SCÈNE IV.

**CÉLIMÈNE, seule.**

Le ciel laisse à nos yeux paraître ses étoiles,  
Le soleil est dans l'onde et la nuit tend ses voiles ;  
Il est déjà bien tard : cet agréable amant,  
1365 S'il aime autant que moi, viendra dans un moment.  
C'est ici que nos coeurs découvriront leurs flammes  
Et qu'un libre entretien charmera nos deux âmes ;  
Que nous n'en verrons plus altérer la douceur  
Par l'importunité d'une jalouse soeur ;  
1370 C'est là que je le veux assurer que je l'aime,  
Que je ne dois plus rien à son amour extrême,  
Que la peine où je suis égale ses travaux,  
Et que nos deux esprits brûlent de feux égaux.  
Dieux ! Le parfait amant ! Que sa grâce est aimable !  
1375 Que son visage est doux et sa voix agréable !  
J'aime une déité sous l'habit d'un mortel,  
Et je crois que le ciel n'en peut plus faire un tel :  
Il a pour le former ses grâces épuisées ;  
Ses pires qualités doivent être prisées ;  
1380 Et jamais la vertu n'a plus absolument  
En l'esprit d'un jeune homme eu du commandement.  
Mais, dieux ! Qui sont ces gens ?

## SCÈNE V.

**Les Voleurs, Célimène.**

**PREMIER VOLEUR.**

Prenons un peu d'haleine ;  
Ils ne nous suivent pas, n'en soyons plus en peine.  
1385 Tant de chemins divers ont leurs pas abusés,  
Et nous avons suivi des sentiers malaisés.

**DEUXIÈME VOLEUR.**

Ô dieux ! Rien n'aurait pu nous sauver de la corde,  
Car ce juge est sévère et sans miséricorde.

**CÉLIMÈNE.**

Où me dois-je cacher ?

**PREMIER VOLEUR.**

1390 Cet agréable objet ? Courons, suivons ses pas.  
Ami, ne vois-tu pas

**CÉLIMÈNE.**

Que vous plaît-il, messieurs ?



**PREMIER VOLEUR.**

Nous désirons deux choses :  
Cueillir quelques baisers sur ces lis et ces roses,  
Et décharger vos doigts de tous ces diamants.  
Donnez, donnez la main sans autres compliments.

**CÉLIMÈNE.**

1395 Ô ciel ! Je suis perdue. Ô ciel ! Ah ! Qui m'assiste ?

**DEUXIÈME VOLEUR.**

Nous faisons pis, Madame, alors qu'on y résiste.

**CÉLIMÈNE.**

Au secours ! Au voleur !

**SCÈNE VI.**

**Célimène, Les voleurs, Alidor, accourant.**

**ALIDOR.**

Dieux ! Qu'est-ce que je vois ?  
Que lui veulent ces gens ? À moi, traîtres, à moi !

**PREMIER VOLEUR.**

Ne délibérons point ; il faut prendre la fuite.

**ALIDOR, les poursuivant.**

1400 Vous ne pourrez, voleurs, éviter ma poursuite.

*Il sort.*

**CÉLIMÈNE, seule.**

En quel état j'étais ! Qui sont ces gens ? Ô dieux !  
Jamais cet accident n'arriva dans ces lieux ;  
On n'y commit jamais une pareille offense ;  
Ils perdent aujourd'hui leur première innocence ;  
1405 Et ce coup m'ôtera le plaisir que j'avais  
De rêver si souvent aux rives de ce bois.

## SCÈNE VII.

### Célimène, Alidor.

**ALIDOR.**

Ô favorable jour sur tous ceux de ma vie !  
J'ai l'honneur une fois de vous avoir servie.  
J'ai trempé cette lame au sang de ces voleurs,  
1410 Et je trouve en leur mort le prix de mes douleurs.

**CÉLIMÈNE.**

Qu'étais-je devenue ? Ô dieux, que cette épée  
A favorablement ma crainte dissipée !  
Quel bonheur, Alidor, guidant ici vos pas,  
M'a prêté du secours que je n'espérais pas ?

**ALIDOR.**

1415 Ce bonheur est l'effet de mon obéissance :  
Sur votre mandement j'ai pris cette licence.  
Mais que jugerez-vous de mon affection,  
M'étant trouvé si tard à l'assignation ?

**CÉLIMÈNE.**

1420 Quelle assignation ? Quelle de vos maîtresses  
Attendait en ce lieu vos vœux et vos caresses ?

**ALIDOR.**

Je n'adore que vous, et jamais ma raison  
N'abandonna mon cœur dans une autre prison.  
Mon inclination est trop pure et trop forte  
Pour avoir partagé l'amour que je vous porte ;  
1425 Et j'ai de vos appas des sentiments meilleurs,  
Que de les comparer et que d'aimer ailleurs.  
Ce visage, l'honneur et la gloire du monde,  
N'est pas une beauté qui souffre de seconde ;  
Et cette extrême ardeur qui cause mon souci  
1430 Ne souffre pas, Madame, une seconde aussi.

**CÉLIMÈNE.**

Quoi ! Je vous attendais si tard en cette plaine ?

**ALIDOR.**

Oui, si vous êtes juste, aimable Célimène,  
Si vous êtes sensible aux rigueurs de mon sort,  
Enfin si Floridan n'a fait un faux rapport.

**CÉLIMÈNE.**

1435 Et que vous a-t-il dit ?

**ALIDOR.**

Qu'à la fin mon martyre  
Vous aurait disposée au bien que je désire,  
Et que vous souhaitez, ô bonheur infini !  
Qu'un jour à votre sort mon destin fût uni ;  
Que vous seriez ce soir au bord de ce bocage,  
1440 Préparée à souffrir ma vie et mon hommage.

**CÉLIMÈNE.**

Vous croyez, Alidor, un peu légèrement :  
Je ne l'ai point chargé de ce commandement.  
L'amour ne permet pas à votre rêverie  
De discerner le vrai d'avec la raillerie.  
1445 Floridan vous gaussait.

**ALIDOR.**

Ces cheveux toutefois  
Me doivent confirmer le rapport de sa voix.  
Il a reçu pour moi ce favorable gage  
Par qui vous témoignez de chérir mon servage.

**CÉLIMÈNE.**

Donnez que je le voie.

**ALIDOR.**

Il vient de vous.

**CÉLIMÈNE.**

1450 Dois-je avouer ici mon oreille et mes yeux ?  
Ô dieux !

**ALIDOR.**

D'où naissent vos soupirs et votre inquiétude ?

**CÉLIMÈNE, à part.**

Est-il un crime égal à ton ingratitude,  
Traître, aveugle tyran de mes affections ?  
Tu reconnais ainsi mes chastes passions,  
1455 Barbare, indigne objet du séjour où nous sommes,  
Peste de l'univers, le plus méchant des hommes !

**ALIDOR.**

Ô dieux ! Qui rend ainsi votre esprit furieux ?  
Pourquoi me donnez-vous ces noms injurieux ?  
Dites si je vous porte à ce courroux extrême,  
1460 Et je vous vengerai moi-même de moi-même ;  
De cette propre main je veux percer ce flanc,  
Et laver à vos yeux mon crime de mon sang.

**CÉLIMÈNE.**

Je ne vous parle pas, j'adresse ces injures  
Au plus vil des mortels, au pire des parjures.  
1465 Qui méritait le moins l'honneur de mon amour,  
Et le plus beau pourtant qui respire le jour.

**SCÈNE VIII.**

**Floridant, Filandre, Célimène, Alidor.**

**FLORIDAN, à part a Filandre.**

Tu n'en peux plus douter ; entends d'ici sa plainte,  
Et loue avecque moi cette agréable feinte.

**CÉLIMÈNE, à Alidor.**

Quelle rage est pareille à mon ressentiment,  
1470 Et qui me vengera de ce perfide amant ?  
Si vous servez, monsieur, mon amour outragée,  
Et si par votre bras je puis être vengée,  
Vous ne pousserez plus d'inutiles soupirs ;  
Mon inclination se range à vos désirs ;  
1475 Un mariage heureux terminera vos plaintes.  
Si comme mon amour ces ardeurs ne sont feintes,  
Apportez-moi son coeur ; c'est par cette action  
Que vous m'assurerez de cette affection.  
Qu'un défi généreux l'oblige de paraître.  
1480 Las ! Vengez mon affront, n'épargnez point un traître ;  
Fendez ce lâche sein que je n'ai pu blesser.

**FLORIDAN, venant à elle, ainsi que Filandre.**

Il m'obligerait fort s'il s'en pouvait passer.

**CÉLIMÈNE.**

Quoi, tu parais encor, détestable parjure,  
Et tu n'espères pas qu'on venge mon injure ?

**FLORIDAN.**

1485 Vous m'accusez à tort, adorable beauté :  
Filandre répondra de ma fidélité,  
Il est l'unique objet de l'ardeur qui m'enflamme,  
Il possède tout seul et mon coeur et mon âme ;  
Nos destins sont unis par un même lien,  
1490 Et si quelqu'un m'attaque, il défendra son bien.

**CÉLIMÈNE.**

A-t-il perdu le sens ?

**FLORIDAN.**

Oui, car j'aime un volage  
Qui trahissait pour vous une foi qui l'engage,

Mais il ressent enfin sa première amitié,  
Et son juste regret attire ma pitié.

**CÉLIMÈNE.**

1495 Dieux, qu'il est insensé ! Croit-il être une femme ?

**FLORIDAN, se découvrant.**

Jugez-le par mon sein.

**CÉLIMÈNE.**

Ô merveille ! Ô Madame !

Qu'une agréable feinte a nos yeux abusés !  
J'excuse maintenant si vous me méprisez.

**ALIDOR.**

Ô dieux ! Qui l'eût pensé ?

**FLORIDAN.**

1500 Pour bannir ma tristesse,  
J'ai voulu dans ces lieux éprouver mon adresse ;  
Et Filandre doutait, sachant votre rigueur,  
Que j'eusse assez d'attraits pour toucher votre coeur.  
Par divertissement j'entrepris cette feinte ;  
J'ai signalé ma force, et vous étiez atteinte.  
1505 Mais quels sont vos désirs, et que puis-je pour vous ?  
Alidor vous promet des passe-temps plus doux ;  
Et j'ai dû lui céder, sachant comme il vous aime,  
Tout ce que je prétends en votre amour extrême.  
Si vous m'aimez encor, comme je vous promets  
1510 Que mon affection ne cessera jamais,  
Que je vous chérirai d'une ardeur éternelle,  
Soyez sensible aux maux d'un amant si fidèle.

**CÉLIMÈNE, à Alidor.**

Oui, je reçois, monsieur, votre coeur de sa main ;  
Vous n'accuserez plus ni rigueur, ni dédain :  
1515 Me voilà disposée à vous rendre justice,  
Et vous devez ce bien à ce doux artifice.

**FLORIDAN, à Alidor.**

Que demandez-vous plus ?

**ALIDOR.**

Cet unique discours  
Me pouvait rendre heureux et conserver mes jours.  
Après mes longs ennuis ma joie est sans seconde,  
1520 Et je passe en bonheur tous les amants du monde.

**CÉLIMÈNE.**

Adieu, retirons-nous, et vivons tous contents.

**FLORIDAN.**

Non, non, venez jouir d'un autre passe-temps.  
Votre soeur à présent n'est pas sans compagnie,  
Et je la veux tirer d'une peine infinie.

*Ils sortent tous.*

**SCÈNE IX.**

**FÉLICIE, seule.**

*La nuit.*

1525 L'ombre s'étend partout, et le soleil qui fuit  
A cédé ses maisons aux filles de la nuit.  
Que Floridan est long ! Que l'ardeur qui le presse  
Maintenant paraît fausse ou lente en sa paresse !  
Je l'attendais là haut ; mais enfin le souci  
1530 De l'y mener sans bruit m'a fait descendre ici ;  
Chacun me croit au lit, ma soeur est endormie,  
Et je puis maintenant tromper cette ennemie ;  
Jurant à ce vainqueur une éternelle foi,  
Et rangeant sa raison sous une même loi.  
1535 J'entends du bruit... C'est lui.

**SCÈNE X.**

**Lysis, Félicie.**

**LYSIS.**

J'avise cette belle.

**FÉLICIE.**

Est-ce vous, Floridan ?

**LYSIS.**

Et vous m'êtes fidèle,  
Je plais seul à vos yeux, vous m'aimez constamment  
Et ma jalouse humeur n'a point de fondement ?

**FÉLICIE, à part.**

Ô malheur ! C'est Lysis !

**LYSIS.**

Floridan vient, Madame,  
1540 Recevoir du secours à l'ardeur qui l'enflamme,  
Et pour vous divertir j'ai devancé ses pas ;  
Vous le verrez bientôt, ne vous ennuyez pas.

**FÉLICIE.**

Qu'est-ce que tu veux dire ?

**LYSIS.**

Oh ! Les ardeurs parfaites  
Dont il reconnaîtra l'honneur que Vous lui faites !  
1545 L'incomparable amant ! Qu'il a de passion,  
Et que vous êtes juste en cette élection !

**FÉLICIE.**

Que dit cet insensé ?

**LYSIS.**

Faut-il que je le die ?  
Le ciel, âme sans foi, punit ta perfidie :  
Floridan s'est moqué ; ce vainqueur glorieux  
1550 Te fait servir de fable aux amants de ces lieux ;  
Il rit de tes faveurs, méprise tes caresses,  
Et ne te daigne mettre au rang de ses maîtresses ;  
Le superbe qu'il est ne considère pas  
Entre tant de beautés de si faibles appas ;  
1555 Il te plaint en son coeur quand tu crois qu'il t'adore.  
Vois cette lettre.

**FÉLICIE.**

Ô dieux !

**LYSIS.**

Et tu m'aimes encore ?  
Je me plaignais à tort ? La constante beauté !  
Ô miracle d'amour et de fidélité !

**FÉLICIE.**

Il t'a donné la lettre ?

**LYSIS.**

Oui, lui-même, et je jure  
1560 L'éclat de tes beaux yeux qui m'ont fait cette injure,  
Qu'il traitait ton amour avec tant de mépris,  
Qu'un courroux furieux enflammait mes esprits :  
Je ne le pouvais voir, ni souffrir son langage,  
Et je t'allais venger s'il eût dit davantage.  
1565 Je ne pouvais souffrir qu'il aimât tes appas,  
Et si j'étais fâché qu'il ne les aimât pas.  
L'orgueilleux est charmé de certaine Charite  
Dont il jure que rien n'égale le mérite ;  
Et pensant obliger ma chaste affection,  
1570 Il m'envoie à sa place à l'assignation.  
Fais état maintenant du beau noeud qui t'arrête ;  
Vois s'il t'est glorieux de vanter ta conquête.

**FÉLICIE.**

Surprise à ce rapport, et réduite à ce point,  
Que dirai-je, ou plutôt que ne dirai-je point ?  
1575 À quoi me résoudra le courroux qui m'enflamme ?  
Mais ce ressentiment m'ôte la voix et l'âme.

*Elle s'évanouit.*

**LYSIS, la soutenant.**

Madame, ô ciel ! Ô dieux ! Où dois-je avoir recours ?  
Par quelle invention lui donner du secours ?  
Madame, un mot... Ô dieux ! Ô fortune ennemie !  
1580 Dois-je appeler quelqu'un ? Sa soeur est endormie.

**SCÈNE XI.**

**Lysis, Félicie, Célimène, Alidor, Filandre,  
Florante.**

**CÉLIMÈNE.**

Non, non, je ne dors pas.

**FILANDRE.**

Dieux ! Qu'est-ce que je vois ?

**CÉLIMÈNE.**

Cherchez du feu là-haut : Ma soeur, parlez à moi ;  
Ne m'entendez-vous pas ? J'amène ce perfide  
Qui sur nos libertés si lâchement préside.  
1585 Floridan est ici ; punissons ses dédains,  
Vengeons-nous, étouffons cette horreur des humains.  
Ne le voyez-vous pas ?

**FÉLICIE, revenant de son évanouissement.**

Ah perfide ! Ah parjure !  
J'assouvirai ma rage et vengerai l'injure.

*À Alidor, en voulant lui prendre son épée.*

1590 Donnez, prêtez ce fer ; que j'arrache son coeur,  
Et que je foule aux pieds ce superbe vainqueur.

**FLORIDAN.**

Qu'est-ce ? Que voulez-vous ?

**FÉLICIE.**

Ce que je veux, infâme ?  
Laissez, donnez ce fer, ou m'en arrachez l'âme.  
Mon affront vous plaît-il, et me déniez-vous  
Le moyen d'alléger un si juste courroux ?



**FLORIDAN.**

1595 Quoi, vous est-ce un affront que mon indifférence ?  
Qu'est-ce qu'un inconnu doit à votre espérance ?  
Dois-je aimer à la fois mille jeunes beautés  
Dont mes yeux sans dessein forcent les libertés ?  
Espérez-vous l'effet de mes vaines promesses,  
1600 Et voulez-vous qu'un homme épouse cent maîtresses ?

**ALIDOR.**

L'aimable passe-temps !

**CÉLIMÈNE.**

Ah ! Ma soeur, c'est assez  
Avoir de vains discours vos désirs traversés :  
Floridan vous adore, et, quoiqu'il dissimule,  
L'effet vous prouvera le beau feu qui le brûle.  
1605 L'honneur de vos baisers est son bien le plus doux,  
Et cette même nuit il couche avecque vous.

**FÉLICIE.**

Ce qui vous sera bon ne l'offrez point à d'autres,  
Et ne préférez point mes intérêts aux vôtres.  
Qui vous charge, ma soeur, d'un semblable souci ?  
1610 Et quelle humeur vous porte à me parler ainsi ?

**CÉLIMÈNE.**

Comment, vous dédaignez ces faveurs infinies ?  
Votre coeur a déjà ses passions bannies ?  
Votre flamme est éteinte et vos fers sont usés ?  
Je l'accepterai donc, si vous le refusez.  
1615 Ça, prenons cent baisers sur cette belle bouche.  
Je suis à vous, Monsieur, et vous offre ma couche.

*Elle embrasse Floridan.*

**FÉLICIE.**

Elle a perdu l'esprit. Dieux ! Qu'est-ce que j'entends ?

**CÉLIMÈNE.**

Je parle tout de bon.

**FILANDRE.**

Ô le doux passe-temps !

**FLORIDAN, à Félicie.**

Madame, j'aime aussi cette rare merveille,  
1620 Et pour vos deux beautés mon ardeur est pareille.  
Vous devez toutes deux accorder à mes maux  
De pareilles faveurs et des plaisirs égaux.

**FÉLICIE.**

Que dit cet insensé ?

**FLORIDAN, montrant son sein.**

Dites cette insensée.

1625 Voyez par quelle erreur j'ai votre âme blessée.  
Approuvez comme nous ce divertissement.  
Puis-je pas avec vous coucher innocemment ?

**FÉLICIE.**

Ô Dieux ! Je doute ici si je vois la lumière.

**CÉLIMÈNE.**

1630 Il se faut consoler, j'ai failli la première.  
Je la croyais un homme, et tous l'ont estimé :  
Certes, un tel amant devrait bien être aimé.  
Mais reprenez Lysis.

**LYSIS.**

Ô merveille incroyable !

**FÉLICIE.**

Que je reste confuse ! Ô l'erreur agréable !  
Excuse, cher Lysis, mon infidélité,  
Ou bien de cette offense accuse sa beauté.

**LYSIS, à Florante.**

1635 Lui dois-je ce pardon ? Madame, pour vous plaire,  
Et pour me plaire aussi, je force ma colère.  
Je rends mes premiers vœux à ses divins appas,  
Mais à condition de n'y retomber pas.

**FILANDRE.**

1640 Et moi, tous mes desseins retournent à Florante ;  
J'aimerai constamment cette beauté charmante.

*À Célimène.*

1645 Je ne troublerai plus votre contentement,  
Vous n'accuserez plus un importun amant.  
Chérissez Alidor, dont le mérite extrême  
Doit à sa passion acquérir ce qu'il aime :  
Vous lui devez ces vœux ayant causé son mal,  
Et ce parfait amant n'aura plus de rival.

**CÉLIMÈNE.**

J'ai promis de l'aimer.

**ALIDOR.**

Ô faveur sans pareille !

**FILANDRE, à Florante.**

Me pardonnez-vous pas, agréable merveille ?

**FLORANTE.**

J'en doute, et cette nuit me donnera conseil.

*À Lysis et Alidor.*

1650 Eh bien, espérez-vous un changement pareil ?  
Et quand vous songerez à ces effets étranges,  
Me refuserez-vous d'éternelles louanges ?

**LYSIS.**

Adorable beauté, pardonnez à l'erreur  
Qui m'a causé tantôt cette aveugle fureur :  
1655 Je vanterai partout cette feinte agréable.

**ALIDOR.**

Nous vous sommes tenus d'un bien incomparable.

**FLORANTE.**

Adieu, retirons-nous, et demain tout le jour  
Il faut sacrifier au pouvoir de l'Amour.

**CÉLIMÈNE.**

Il est bien tard, adieu.

**FLORANTE, à Filandre.**

Menez-moi chez ma tante ;  
1660 Cette nuit va changer Floridan en Florante.

**FIN**

### **Extrait du Privilège du Roi.**

Par grâce et Privilège du Roy donne à Roye, en date du dernier Septembre, 1636. Et signé, par le Roy en son Conseil, DE MONSSEAUX, il est permis à ANTOINE DE SOMMAVILLE, Marchand Libraire à Paris, d'imprimer ou faire imprimer, vendre et distribuer une pièce de Théâtre de la composition du Sieur DE ROTROU, intitulée LA CÉLIMÈNE, durant le temps et espace de sept ans, à compter du jour qu'elle sera achevée d'imprimer. Et défenses sont faites à tous Imprimeurs, Libraires, et autres, de contrefaire ladite pièce, ni en vendre ou exposer en vente de contrefaite, à peine de trois mille livres d'amende, de tous ses dépens, dommages et intérêts ainsi qu'il est plus amplement porte par lesdites Lettres qui sont en vertu du présent extrait tenues pour bien et duement signifiées, à ce qu'aucun n'en prétende cause d'ignorance.

Ledit Sommaville a associé au Privilège ci-dessus Toussaint Quinet aussi Marchand Libraire, pour moitié, suivant l'accord fait entre eux.

Achevé d'imprimer le 8 octobre 1636.

## PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].